



LA
PAGE
BLANCHE

n°68
MAI 2026

LA PAGE BLANCHE

n°68

MAI 2026

p3 Simple poème
Christophe Totsain
Tom Saja
Laurence Lagrange
Anne Barbusse
Philippe Bruno
Luc Marsal
Flore Nélin
Emmanuel David
Christophe Condello

p8 Poètes de service
Marie Rouzin
Claire Gauzente
Daniil Iftime
Simon Degrave

p15 Séquences
Simon A. Langevin
Sylvain Jamet
Patrick Modolo
Julien Boutreux
Philippe Blondeau
Laetitia Secq
Ellis Dickson
Susy Desrosiers

p24 Pièces
Dominique Boudou
Rosalia Domenech Margui
Jérôme Fortin
Ilona Tickvicki
Jean-François Bardeligne
Jean Colombes
Lucie Boulangé
Arnaud Vendès
Frédéric Bertrand
Geoffroy Emmanuel Floret
Clélie Lecuelle
Jean-Paul Gavart-Perret

p30 Mission traduction
Angelina Marinescu
Petro Belo Clara
José Hierro
Kátia Bandeira de Mello

p31 Poètes du monde
Emil Cioran
Jacques Prévert
Chérasim Luca
Benjamin Fondane

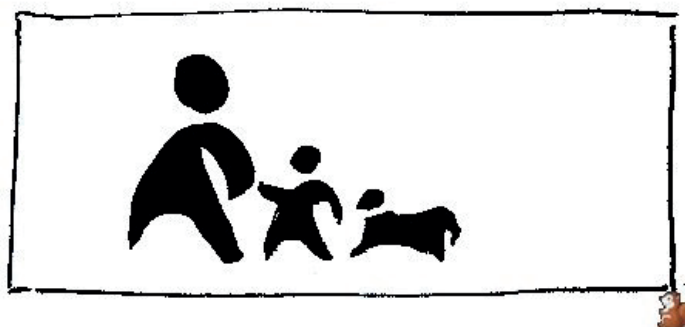
p33 Rayonnage
Tristan Felix
Violette Chalier
Rémi Letourneur

p36 Zoom sur...
Pierre Tillman

p38 Notes de...
Jérôme Fortin
Pierre Gougeon
Lucie Boulangé
Tristan Felix
Philippe Bray
Simon A. Langevin

p48 Notules
Isabelle H
Pierre Lamarque
Guillaume Hurand

p49 La page grise
Alain Rivière, *Clarisse et Hubertus*
(pièce de théâtre)



Divers - Denis Heudré

SIMPLE POÈME

- Maman
Que fais-tu là immobile
dans ce wagon bondé ?
Que fais-tu là nue
sous la lumière crue des néons oxydés ?
Que ne me dis tu ?
Que ne me demandes tu ?
Je ne t'entends pas.
Je ne te comprends pas.
Tu ne peux pas être là.
Ici les morts ont les chaussures propres.
Ici les tombes sont des salons de coiffure.
Le monsieur le ministre nous a déclaré perdant. La force du pain n'est
pas celle du président. Les mouches s'ennuient sur le pavé mouillé.
Dehors les femmes mariées ont le ventre dur. J'ai de la colle dans
mon sac en plastique,
ma tête en gyrophare sur les portes blindées. Lourde est la roche que
je porte au sommet.
Je ne pas suis un Sisyphe,
je peine à remonter.
Maman tu dois t'en aller.
Me laisser sombrer.
Ma vie de citadin pue comme une pissotière. Les fleuves ont des
vertus
quand ils font des rivières.
Pourquoi ne me parles tu pas de papa ?
Il est mort je sais.
Je l'ai senti quand il est parti.
Va-t-il retrouver la parole
avec de la terre dans la gueule ?
Et toi si nue sous cette lumière crue,
que ne me demandes-tu ?
- Je suis morte.
- Que ne me dis tu ?
- Je suis morte.
- Ce n'est pas possible je le saurais.
- C'est la terre qui m'a tué mon fils.
- Que ne me dis-tu maman ?

CHRISTOPHE TOSTAIN

L'AMOUR DE LA VIE

Le cul des vaches vient jusque dans mon nez
c'est le fermier qui a béni ce soir la terre
je l'ai croisé tantôt dans sa cour
son chien a léché la main de mon fils
il a dit à mon fils attends et il a disparu dans la remise
effrayant sans le vouloir les poules sur son passage
il est revenu avec un seau
à l'intérieur il y avait une touffe de poil
un lapereau
de quelques semaines seulement
il a laissé mon fils le caresser
il lui a parlé de ce lapin et
de tous les lapins qui venaient de naître dans la remise
et mon fils écoutait bouche bée
le fermier avait encore
les vaches à traire
les moutons à tondre
les œufs à ramasser
les haies à ratiboiser
les framboises à cueillir
le courrier à aller chercher
les factures à payer
le tracteur à réparer
le démarcheur à envoyer chier
mais il est resté semer un peu de joie dans les yeux de mon fils.

TOM SAJA

Je fais quoi ici aucune réponse de l'océan
quel con toute une vie à attendre

si peu importante un ectoplasme
sans chair ni os sans odeur

un rire jaune me répond les dents sont des rasoirs
les lèvres des volcans je glisse

happée par la haine
d'un océan béant

LAURENCE LAGRANGE

la mer allée la mer dynamitée fulgurante visage bleu jaune rouge
final explosé éternité explose exit l'éternité c'est la mer allée la mer
métallique la fin du road-movie l'unique idéologie la réflexion de la
lumière la surenchère d'éclats la profusion des lueurs la mécanique
de l'intelligence la fluidité des expériences la voiture très sixties
la Loire traversée à pieds la mer la mer au bout l'extravagance de
la mer l'exactitude de la trahison le tiroir-caisse de l'épicerie les
yachts inutiles les slogans disloqués la publicité en faillite la route
nationale et la Méditerranée et la fulgurance dynamitée de l'éternité
les explications vives l'ennui sur la plage et la ligne de hanche
l'amertume sanglée sur la robinsonnade fortuite la déconstruction
des fluidités la surenchère des questions et le sel des images une
autre histoire en contre-plongée les gestes ridicules du couple
blasé la nécessité de gagner sa vie le bord de mer le bord de mer
la tonalité explicite de l'indifférence la maison fonctionnelle et
toute la déliquescence de la matière-terre les derniers galets et le
suicide orchestré par la caméra la définition rimbaldienne du réel
et la facilité de nos pas les morceaux de ciel et l'éloquence de la
mer retrouvée, retrouvée puis allée avec l'éternité des textes morts
et la faconde des héros la pliure du travelling et la France du nord
au sud une certaine capacité à l'adaptation rectiligne et des livres
achetés d'occasion avec des vinyles et des risques et puis la mer
allée la mer dimensionnée la mer collectionnée et la femme déjà
partie la structuration du voyage et la mer déjà allée et l'éternité
retrouvée et la fulgurance de l'art et des revolvers et la beauté des
corps et l'inexploitation de la souffrance l'éternité les atermoiements
de l'éternité et nos visages sans fond quand Anna Karina devient la
conscience du temps et la folie facilitée par la mer quand toute la
dynamite recouvre le visage et que la mer est une sculpture aléatoire
un agrément de l'espace-temps la tergiversation des mémoires
brunes alors l'éternité alors la mer alors le cinéma tel qu'il se vit le
cinéma explosé la matière-terre la matière-mer la réunification des
décalages et l'éternité-image le cinéma outre-visage et l'éternité
facultative l'éternité plurielle l'éternité structure le cinéma comme
un outrage d'éternité l'image cadrée de mer le visage dynamité le
texte incrusté la déréalisation conséquent du crime

ANNE BARBUSSE

à propos de Jean-Luc Godard, *Pierrot le fou*, 1965.

« J'USE »

Je suis un être de pénurie la courbe musculaire arrondie
de saillies. J'use les goules sanguines et les démons frileux.
J'use ceux qui bavent les eaux et aspirent les prairies. Les
pensées impudiques poussent les tumeurs cuites jusqu'aux
bordures du crâne. Les amas de rumeurs se répandent
de l'épaule à l'horizon des monts. L'inachèvement des
significations inonde les pans de croyances obscènes.
J'use les poupées russes sans vagin puis je les pose en
rond derrière la salle de bain. J'use le rouge à joue et le
doré des cils pour colorer la viande et trier les plaisirs. La
tourmente du corps parvient à masquer les pores et les
peaux. La pilosité saharienne apparaît en tortillement
soudain. L'enveloppe de chair sasse les cacophonies d'où la
mélodie s'échoue en grâce de putains. J'use les mémoires
contre les trottoirs de Harlem et les graves de l'Olympe.
J'use les cauchemars pour extraire la sève épuisée aux
orgies. Les organes de transpiration consomment les regrets
inutiles. Les émotions strabiques consomment les remords
incertains. La nature éreinte les nuages en salive. Je suis
altéré de respirations cyniques pour enterrer les défis
somatiques. J'use les mots encyclopédiques jusqu'à l'os.
J'use les accumulations de ponctuations percées d'arêtes
de chien. La morphologie du sexe déforme les branchages
de chagrins. La géographie du sexe renforce la conviction
de l'innocence. La couleur du sexe est alors un appoint. Le
trait périssable cherre le sable et sillonne les poussières.
J'use le matricule à l'avant-bras du rédempteur. J'use
les identifications majeures et les rebours numériques.
La délivrance se soumet au regard de l'homme rayé de
liberté. La cage protège la femme au masque de pantin.
L'enfermement préserve la chair des dieux usés.

PHILIPPE BRUNO

« AVIS DE TEMPÊTE »

Les visages
prenaient leur air bouffi
des jours de grandes marées

Un silence
– et ce bruit
qui revenait sans cesse

Ça sentait les reproches
et la douleur qui traîne
ventre à l'air

Les mots cinglaient
en larmes coupantes
noirs comme des trous d'aiguille

J'écoutais leur écho
tournoyer sur mon front
cognant sur la terre molle

Et puis soudain
plus rien
que mon cœur d'enfant – abîmé

La mer
avait avalé la dune
il ne restait que les eaux

LUC MARSAL

Les neiges éternelles, éditions « L'échappée belle », 2023.

Je trace le cercle parfait
quand la lune oublie de me boire
quand du rouge s'échappe du corps
quand je me donne par endroits
quand je suis en avance au rendez-vous
quand je tends mon visage à la pluie
quand je rassemble les bouts de savon
et que les voitures transportent des pensées
et que boire l'eau du vase c'est s'attabler avec les fleurs
et que les voix des arbres
sont celles qui donnent à mes oreilles
l'invitation
de me laisser boire

FLORE NÉLIN

Nos pensées tremblent
le dos du jour
craque
la tête dérive au large

nous revêtons l'usure

des caresses atrophiées
saisons opacifiées
entre les deux yeux

demain
un costume de sapin
mis en terre

CHRISTOPHE CONDELLO

[POÈTE INVERTI]

Ce que je
suis

Un verbe d'élevage
l'en dehors des choses,
pas la plante
pas la racine,

Ce qui habille de superflu
témoin de lui-même
un soi suffisant,

Pas les autres
pas le monde,
des lettres
des mots
comme des clones,

Pas les peuples
lointains

Un sujet
sans âme

EMMANUEL DAVID

POÈTES DE SERVICE

Marie Rouzin

Marie Rouzin est née en 1978 à Bayeux. Elle est autrice et enseignante.
Elle a notamment publié *Treize âges de la vie d'une femme* (Castor Astral, 2024)
et *Au cas où* (Cheyne éditeur, 2026).

Tu plonges
Tu te baignes dans le trait bleu de la rivière
Tant pis si ce n'est qu'un dessin
Tu nages tu te libères
De tout ce qui t'entrave tout ce qui te serre
Tu pénètres un élément
Un élément indocile sauvage insaisissable
Informel

Tu aimes l'eau parce que c'est toi qui la pénètres
Tu la pousSES tu l'agites

Un élément qui te prend partout et que tu prends partout
Qui t'entre dans les narines la bouche les oreilles
Par tous les trous
N'exerce aucun poids dans ton corps
Aucune pression
Ressortira sous une forme ou sous une autre
Liquide

Attention
C'est léger mais l'eau peut aussi être mortelle
Attention tu manques d'air
Remonte

Tu ouvres grand les poumons tu touches l'eau de tes yeux
Glauques le silence t'apaise il n'y a plus de monde à remonter
Tu ne ressens plus rien
Tes articulations respirent ta peau se détend
Tes os sont portés
Ta tête est moins lourde
Tes membres se délient
Tu relâches le crayon
Tu ne dessines plus tu te laisses emporter

Attention
Le courant est puissant
Il t'emporte
Attention à la berge elle est trouée regarde
Ne t'agrippe pas à elle

Tu te laisses emporter et tant pis si tu meurs
Tant pis si l'eau gonfle ton corps remplit ton ventre
Si le contenant et le contenu de ton corps ne font qu'un
Tant pis
Ici ou ailleurs
Si tu disparais dans l'élément liquide
Tant pis

*

Tu cherches le silence
Ta langue est sans or sans capital
Pauvre héritage
À peine connais-tu l'art de creuser pour trouver les filons des métaphores
Qui te font voyager
Qui te font te déplacer
D'un territoire à un autre
Qui te font traverser des domaines
Inappropriables

Bien que tu te plaisais à courir dans les phrases
À les parcourir
Fouler leurs couches superficielles ou profondes
Les terres connues ou celles intouchables inintelligibles insuffisantes
Les sillonner sans raison
À peine connais-tu la syntaxe de la parole publique
De la société haute et hautement lisible
Tu ne connais pas l'histoire de la beauté
Ton ignorance est profonde comme la roche que tu creuses pour trouver le gisement
D'autres silences
Aux aurores quand le sommeil n'a pas retenu ton esprit dans sa maille
Tu cours dans les pages

C'est une ivresse
Très désirable
Pleine de manques
Il t'en faut toujours plus
Toujours plus d'idées
Toujours plus de temps
Toujours plus de travail
Il n'y a pas de satiété possible dans cela
Qui te meut

Souvent tu t'élances dans une parole
Tu inventes tu lis tu effaces
Des mailles que tu fais et défais
Des liens des nœuds serrés
Pour un rang régulier
Impossible à parfaire
Impossible de te taire

Pourtant

Tu cherches le silence
Tu aimerais qu'il soit d'or
Tu aimerais le donner en héritage
Tu voudrais une ruée vers le silence comme une nouvelle veine à exploiter
T'installer dans une mine sans métaphore
T'y construire un abri y vivre
Sans déplacement ni fugue

Extrait de *Fugue*, Polder 198 paru grâce au partenariat des éditions Gros Textes et de la revue Décharge.
www.dechargelarevue.com puis paru à nouveau dans le recueil *Traversées* (éditions Sous le sceau du tabellion)

Claire Gauzente

Claire Gauzente écrit, cherche, enseigne, plastique, forme, manie-manipule. Première contribution dans La Page Grise (LpB 67 format papier) autour de l'œuvre de Leïla Sebbar, un ensemble de textes explorant les violences faites aux petites filles dont sont extraits les textes qui suivent. A publié *Extrasystoles* (Le Citron Gare, 2024) et en revues (N47, L'Intranquille, Traction-Brabant, Lichen).

ces gestes tu les répètes
enlever les miettes de la table, essuyer, ranger
mettre ta cervelle dans tes mains
plier ranger
remiser dans le placard au fond
sous les torchons du bas
passer à la javel chaque cellule de ton corps
plier ranger
recommencer

Sous ma peau, il y a une autre peau. Petite.
Bien plus petite – personne ne la touche.
Personne ne la connaît.
Ma petite peau n'existe pas aux yeux
du monde.
Mon corps reste posé dedans il
n'en sort pas.
Placé en ces limites, personne ne l'atteint. Car
grande grande est la distance entre ma peau petite et celle qui surface.

Lorsque tu es de passage chez elle tu t'agites en vaisselle rangement
ménage méticuleuse abeille toute dédiée au nettoyage tu dis ta mère il
faut l'aider tu me dis c'est la seule chose que tu me dis mais ce soin
ménager, dis, apaise-t-il les infractions sans cris ?

Y a des agrafes dans ma bouche
et personne ne s'en plaint
mes dents ma langue mes lèvres
tout un monde solidaire
je tire parfois les joues
tentative de sourire
et en voyant mes yeux
nul ne sait si je joue

Ils ont dit
enlève ton tricot de peau
elle défait son tricot de peaux
ils ont dit
enlève ton tricot de peau
elle retire un autre tricot
de peaux
un autre
puis un autre
et l'autre encore
comme ils ont dit
enlève ton tricot de peau
ses gestes sont plus lents
toujours plus lents
est ce qu'il reste des tendons

non

plus aucun tricot
rien que des os

Daniil Iftime

Daniil Iftime (né en 2005 à Bucarest) est un poète roumain. Il a publié essais, critiques littéraires et poèmes dans les plus prestigieuses revues littéraires de la Roumanie : *Observator cultural*, *Dilema*, *Familia*, *Vatra*, *Tomis*, *Steaua* etc. Il est maintenant étudiant dans la troisième année d'une double licence philosophie-lettres modernes à la Panthéon-Sorbonne et à la Sorbonne Nouvelle. Il a fait des lectures publiques à l'Institut Blecher (invité par Claudiu Komartin), au Festival International de Poésie de Bucarest (invité par Radu Vancu) et à Spoken Word Session (invité par Cosmin Perta). Il a traduit également en roumain des poèmes de Jacques Roubaud, Michel Houellebecq et Michael Krüger.

NOUS DEVIONS FAIRE UN FEU

Nous devons faire un feu
Pour ceux qui nous ont abandonnés.
Ils ne nous donnent aucun signe.
C'est un peuple qui a une cruauté d'enfant.
Leurs ombres sont toujours réservés,
Toujours exacts et fidèles.
On ne peut jamais les regarder de la même façon.
Inutile de s'obnubiler sur leurs corps affamés.
Allons-y,
Car il n'y a plus rien à voir.
Ils sont tous rentrés chez eux,
Adieu.

CE SONT NOS TÉMOINS

Ce sont nos témoins
Ce sont les témoins qui, du seuil de la vie, nous regardent vivre.
Ce sont les témoins qui, cachés dans la morgue,
nous regardent comment nous nous émerveillons,
comment nous souffrons,
comment nous mourons.

IL Y A BEAUCOUP DE LIVRES QUI CHASSENT LE DISCOURS DES MALHEUREUX

Je lis une biographie sur Baudelaire,
à propos de ses paradis artificiels.
Comment il décrit avec précision la fabrication du haschisch,
de l'Inde, de la Chine, de l'Arabie.
Il raconte comment certains paysans russes deviennent soudain somnambules.
(Ils peuvent voir leurs chiots de près,
Les champs,
les arbres
prêts à pousser).
Plus rien ne leur fait peur
Je pense que
Dans la bibliothèque municipale,
Il y a plein de livres
Qui chassent le discours des malheureux.

C'EST CELA QUE NOUS ATTEND

L'ère des néons
Et des continents vieillissants
Détruisent les prolétaires.
La nécessité d'un grand changement
te gêne.
Les rues tortueuses brisent ta sainteté.
Nous serons bien trop heureux de remarquer
Les pauvres âmes.
C'est cela que nous attend.
Prends tes affaires
et allons-y.

ILS NE PEUVENT PAS ÊTRE MATURES

Je suis désolé de les voir souffrir.
Je les sens.
Je peux sentir leur sueur froide,
ruisselant sur leurs fronts épais.
Ils sont à moi.
Fidèles, je ne peux pas le dire.
Ils ne peuvent pas être adultes.
Je me demande à quelle vitesse ils ont grandi.
Méfiez-vous de leurs sentiments inébranlables
ou de leur patience artificielle.
Une sorte de tempête sociale les a amenés ici,
sur des
piles solitaires de sable et de rouille,
corolles repliées sur elles-mêmes,
là où se trouvaient autrefois des usines et des problèmes.

QUELQUE CHOSE QUI SURGIT DES PROFONDEURS DU SENTIMENT

Je ravale ma culpabilité
et me tais d'un air absent.
Le purgatoire est notre prison,
Mais n'ayons pas peur.
La hauteur du soleil
est un art de la description idéale.
Quelque chose qui surgit des profondeurs du sentiment.
Ne parlons pas en vain
car nous n'avons rien à perdre.

Simon Degrave

En ce moment, Simon Degrave enseigne le français et la philosophie en Allemagne. Parallèlement, il finit de rédiger sa thèse en littérature française à Lyon. Quelques passions : la poésie, la neige, le soleil & le futsal.

ici toutes les maisons
ont un nom –
tu ne lis plus les plaques
quand tu passes
par chemins et ruelles
pour te rendre à la plage

le sang bleu des méduses
échouées
salue ton arrivée
dilué
ruisselle jusqu'à la mer
tandis que tu t'avances

en aval des galets
que les eaux n'atteignent pas
tu fouilles
tu remues
les stries de coquillages
charriés par le ressac

tu ramasses appliquée
les éclats
de verre multicolores
que les vagues
les courants ont lissés –
tout en toi s'égale

en rentrant
les abeilles ne tardent plus
se démènent à nouveau
sous les cieux de ta langue

ton dire
s'écorche se délite –
il se brusque et échoue
à rejouer dans ta bouche
cet accord pourtant si simple :
je vis

tu acquiesces
tu consens à ces vides
te forçant à renoncer – à dire
que la vie depuis ce jour t'accidente

SÉQUENCES

SIMON A. LANGEVIN

plein de punks pissent
le long des murs sales

les chiens jappent pour rien

les fonds de bouteilles
de bière cassées
embaument assez les fonds de ruelles
pleines de soir

les couleurs vives des graffitis
camouflent un désespoir
despotique

*

les chiens courent dehors enragés après les loups démunis comme de
pauvres bêtes avec leurs griffes qui raclent
la course folle du temps qui jouent contre eux dehors la nuit sans rien
aux bouts de leurs chaînes rouillées la strangulation des jours qui se
suivent sans grand espoir
la pluie qui mouille et le froid qui pique les font courir plus vite toujours
partout c'est gris la couleur anthracite qui miroite au fond de leur œil
cette attente de vivre à crocs tirés

et le souffle coupe tout d'un coup

*

à ciel ouvert le monde montre ses dents

je suis flabergasté sous le soleil
je suis dans une prison de plaies ouvertes

le monde est en marche
et moi je fuis au-devant

Suzanne – elle – dit qu'il fait beau

ta gueule Suzanne

SYLVAIN JAMET

Lumière

Le contre-jour brise aussi
une carafe
et le verre tout proche et
deux
buveurs

*

Nuit

Il aurait fallu nommer les étoiles
une
à
une
mais la mer en-dessous
déclinait tous ses noms

et il ne restait plus assez de mots
pour aucune autre chose
en ce monde

PATRICK MODOLO

« PARIÉTAL »
(extraits choisis)

Avant-propos

Le rapport au sens, au signe, au sème est ce qui fait que la Poésie est Poésie. Car Elle décale le sens, Elle déjoue les signes, Elle trompe les sèmes.

En quelque sorte, le Sapiens a apporté son filtre au sens, en le chargeant de son art quand il n'avait pas encore l'écrit comme support. Sa page blanche à lui, ce fut la paroi calcaire. Ses dessins, préhistoire de la Poésie.

«Singulier art qui s'enfonce dans les ténèbres du temps»
Charles Baudelaire

Palimpsestes

Au Fil du Temps
Abandonnée

Comme une roche
Qu'on écorche

Écrire
Réécrire
Recommencer

Qu'on griffe
Qu'on racle
Qu'on froisse

Bouteille
A la Terre

Vélin de pierre
Et
Paroi parchemin

Capsule
Temporelle

Comme
Une
Vaste
Page
Blanche
Sans
Cesse
Grattée
Délitée

Enfouie
Enterrée
Vivante
Comme
Pour Mieux
Ressusciter

Polie
Par
Les
Ans
Accumulés

Au grand Jour
A la lumière
Du sens

Métaphorisée
Année
Après
Année

Mystiques

Un trait
Un point
Un signe
Ta main

Mystères
De l'au-delà

Ce monde
De ténèbres
Tu le défies
De ta flamme
Hésitante
Chancelante
Vacillante

Dans le ventre
De la Terre
Dans ce monde
D'ombres
C'est là
Que naît
Ton humanité

Dans les entrailles
De ces lignes de faille

Ce monde
D'obscurités
Tu le dédies
A ton pinceau
A l'ocre
Au fusain
Au brun

Tes croyances
S'y dessinent
D'obédiances
Médecines
Monde
Métaphorique
Où la paroi
Prend vie

Où
Chaque
anfractuosité
Ouvre la voie
À ton au-delà
Mystique

Cavicole

Comme
Une Excavation
Du Temps

Depuis une
Epaisseur
Temporelle
Au plus profond
De
La
Terre
Mère

Comme
Un peu
De Temps
Perdu
Oublié
Emprisonné

Là

Puis
Retrouvé
Réanimé
Restitué

Espace-Temps
Clos

Aux
Mil et une couleurs
Mil et une formes
Mil et une porosités
Mil et une anfractuosités
Mil et une sculptures
Mil et une fragrances
Mil et une transparences
Mil et une concrétions
Mil et une sédimentations
Mil et une lueurs
Mil et une stupeurs
Mil et une peurs
Mil et une splendeurs
Mil et une merveilles

Nuit
Cavicole

Caverne

Monde
Cavicole

D'ombres
De reflets

De terreurs
Immondes

De stupeurs
Primaires

De merveilles
Premières

Chaque fois différente
Chaque fois unique
Selon comment on la lit

Base
Fondamentale
Radicale

De la Grammaire
Rupestre

Catabase
Anabase
De ce même
Mouvement
De la main

Extrait
Du fond
Des Ages
Des tréfonds
De l'âme

Pariétale

Pariétal

Descendre
Dans une grotte
S'y perdre
Au péril
De sa vie

Remonter
Le Temps

Temps
Des Hommes

Temps
Des Premiers Hommes

Dans ce ventre
De la Terre
Si fécond

Témoin
De la naissance
De l'Humanité
Et
Son berceau
Artistisé

Là
Où
Temps
Préhistorique
Temps
Géologique
Se pénètrent
Se révèlent

Là
Où
La grotte
Devient
Atemporelle

La
Où
La Pensée
Naît
A la croisée
Des Stalactites
Et
Des Stalagmites
Clés de voûte
De l'Humanité

Et soudain
Au détour
De la paroi
Apercevoir
Un dessin

Ton dessein

Une voix

Ta voix

Un geste

Ton geste
D'outre-tombe

Qui grave
Ton épitaphe

JULIEN BOUTREUX

Risque de fleurs dans la tempête.
Le feu de l'âtre s'est éteint dans la
maison nouvellement construite sous
le ciel d'orage. Quelqu'un franchit
le seuil, revient d'un long voyage. Je
crois le reconnaître. Un ami d'enfance
peut-être. Une ombre dans la maison
d'ombre. Un être qui a oublié son nom,
ne s'est pas retourné sur ses pas – ne
sait plus.

d'un rêve et d'une vie

*

Une trop longue après-midi étire ses
muscles endoloris. Des cheveux noirs
s'emmêlent dans l'air du temps. Le
tramway bondé est en retard et je
suis seul à l'attendre sur le quai. Des
annonces inaudibles me passent au-
dessus de la tête. Je ne retrouve pas
mon titre de transport. Le soir arrive
déjà avec le crépuscule violet qui
tombe.

d'une torpeur vague

*

La poésie et l'amour seuls nous
occupaient. Le bruit du siècle nous
était indifférent. Nous marchions dans
l'éclat des étoiles alors que les autres
pour la plupart ne nous semblaient
qu'ombres marchant dans leur propre
ombre.

d'un souvenir d'un temps perdu

*

Une vie emplie d'énergie joyeuse,
une cavalcade à travers le monde,

quelque chose d'adéquat, de plein,
de débordant même, une trajectoire
qui repousse la nuit – et puis soudain
le rythme qui vacille, presque
imperceptiblement, annonçant la
fin prématurée, inattendue, la mort
évidemment violente qui surviendra à
la mesure suivante.

*d'une chanson d'Alice in Chains et d'une
idée vaguement nietzschéenne*

*

Les nuits sont rouges désormais. La
fin du monde est prévue pour la fin du
mois. Je fais la somme des livres que
j'ai lus, un genre de bilan. Je regarde
la ville par la fenêtre et me demande
où j'habite. Le vent souffle sur de gros
nuages. Je souffle moi aussi : de la
buée apparaît sur la vitre. Voilà mon
royaume.

d'un ciel couvert et d'une fenêtre

*

Je suis tellement fatigué que je me
demande quel morceau de moi j'ai
encore bien pu oublier quelque part.
Mes idées s'éparpillent aussi. Que
restera-t-il de tout cela à la longue,
de ce que je pensais être, de ce que
je pensais avoir compris du monde ?
N'ayant pas la réponse, j'oublie vite la
question.

d'un épuisement

PHILIPPE BLONDEAU

Il dit je me souviens
d'une auberge de campagne dans les bois

on y dansait – ou bien peut-être non –
des corps simplement se frôlaient

le soir flottait tout autour
comme un chapiteau de velours

des couples lentement marchaient
devisaient dans les fûts des pins

la musique – c'étaient des cors –
épelait une valse lente

il dit j'étais alors
comme un autre mais qu'importe

mes souvenirs aussi sont d'un autre

*

Le jeune homme longe un mur pâle
s'exaltant d'être enfin aimé

une fin de soleil balaie la rue vide
le moindre passant est ami ou complice

même un chien glissant dans l'ombre
est probable comme un signe

il suffit de si peu pour arrêter le monde
en équilibre pour un instant ou une vie

entre le passé qui ne compte plus
et le futur de tous les possibles

toute ville a ainsi son mur
frappé d'un amour naissant

une cloche marquant l'heure

*

La bête ne sait pas qu'elle meurt
et sa souffrance semble pure

s'étonne-t-elle malgré tout
comme nous de se souvenir ?

et nous qui ne souffrons qu'à peine
mais savons le prix du néant

nous avons perdu l'innocence
de tout simplement disparaître

quand les insectes de la terre
poursuivent leurs voies routinières

dans les manœuvres des racines
aux stratégies incontournables

et aux raisons élémentaires

*

L'éclat jaune d'un cycliste qui redescend
réveille un chien mollement

sa maîtresse du jardin d'en bas l'appelle
d'une voix trop forte dans le silence qui dure

un chemin de pierre qui s'élève
rêve déjà au chaud du soleil

on ne passe pas ici ; on y vient
les promeneurs sont rares

la journée promet
des camps d'oiseaux dans les vignes

plus tard dans la nuit on entendra
un âne qui s'ennuie

rien n'aura eu lieu que le temps

LAETITIA SECQ

Dorian Gray

il l'a vue la première fois

elle allait à grandes enjambées

entre les valises et les mots dans le haut
parleur elle laissait déjà de la poussière sur
son passage mais il n'avait pas regardé le verso
brûlé.

elle avait belle allure,

la nuque droite, la bouche tendre. Ses yeux de
la couleur du brouillard, qui aurait pu voir au
travers ?

ont commencé les secousses de soubresauts
en convulsions elle l'a mutilé, elle a gratté
son front sans pudeur jusqu'à l'os elle ricanait
de la trépanation
la misérable connasse

elle dansait dans les hôtels et jouait à colin
maillard

mais quand le dernier train est passé, il est
monté en première classe
et a laissé sur le quai

le portrait de Dorian Gray.

*

la diva est capricieuse

elle tape du pied, se roule par terre je veux, je
veux, je veux
une pulsion inassouvie

elle est dépossédée, elle rage elle crache
elle colère

la diva devient despote Caligula dans ses
œuvres elle tyrannise
ça déborde d'elle, la diva s'étouffe elle a mal
mets-toi à genoux je te veux esclave
elle tape du pied, maudit la terre, le ciel et les
gens heureux
et il pleut sur ses joues
elle est l'enfant qui n'a pas eu de dessert
incompris
seul.

Je choisis le miel

arrive enfin le jour où tout devient visible
l'esprit s'est débarrassé d'imposants carcans
de feutre épais
posés là depuis le début des temps, qu'il a
fallu racler et peler,
couche après couche, et

ça ne s'est pas fait sans douleur, pour laisser
entrer un filet de lumière.
de la lucidité chèrement acquise s'écoule un
sirop qui
apaise les brûlures au fond de la gorge, d'avoir
trop grondé, d'avoir trop appelé s'écoule une
sève nouvelle
des mignardises avec le café des pâquerettes
sur la nappe
il est honnête de reconnaître que cela
manque, hélas, de sel
mais entre des feux d'artifice inflammables et
les matins calmes sous la brise
je choisis le miel.

Extrait du recueil *Exhalaisons*

Une odeur de charogne

Quelque part quelque chose meurt
c'est peut-être un oiseau
une grenouille
un cerf
une biche
comme la dernière fois

c'est peut-être autre chose au ruisseau
simplement les fleurs mais
de l'autre côté du courant par le vent
Le parfum de la mort qui a sonné
Persiste
c'est sûr un être a cessé

j'ai vu un lièvre s'éteindre
c'était il y a quelques jours

j'allais chez le médecin et
l'amoureux qui conduisait regardait ailleurs quand
Soudain
Une cascade de pattes

nous sommes allés voir si nous pouvions intervenir
par le fossé il bougeait et puis
d'un coup son ventre est resté plat

D'une fenêtre à l'autre

Je sais pas si vous étiez des animaux
Quand vous étiez enfant
Moi j'étais toujours avec des animaux dans ma tête
jamais dedans
Mais je les comprenais vraiment je sais pas

Si parfois en fonction du contexte vous vous voyez
de l'extérieur
Moi je suis toujours rangée derrière mes yeux
Au cœur de la tempête
J'entends les nuages qui murmurent et tous les plis
des robes des fantômes qui bruissent
Dans le vent

Je sais pas si vous volez encore en rêve
Si vous avez jamais volé en rêve il paraît
Que c'est plus un truc d'enfant moi je vole toujours
je vole encore
Je vous le souhaite vraiment je sais pas

Comment vous voyez les couleurs le vert que vous
appelez vert moi j'ai

quand j'ai posé ma main
Tout contre le pelage doux et chaud
Les yeux ronds
que j'ai essayé de fermer
Se sont opacifiés en quelques secondes c'est fou

Comme la mort prend vite
aussi vite qu'une chanson

nous découvrirons peut-être
une charogne dans le jardin
entre les sapins
contre l'aulne celui qui est
couché

ou vers l'autre ruisseau qui sait
ça fait de la nourriture pour les renards
les rapaces
les souris

et puis
Quoi encore ?

Des goûts sur les lettres et des couleurs quand j'y
pense et
Ça me surprend toujours que ça surprenne les gens
je voudrais

Pouvoir ouvrir ma fenêtre en grand
Et passer par la vôtre en suivant un fil à linge
Tendu d'un bout à l'autre et puis
Me glisser à l'intérieur de votre chambre comme ça

Et regarder ma fenêtre depuis la vôtre et puis les
autres et toutes les autres et
Comprendre vos aspirations l'épaisseur de vos draps
et la chaleur de vos corps dedans

Je voudrais savoir comment vous vous parlez à vous-
même les mots que vous empruntez
La vitesse de votre respiration
Quand personne d'autre n'est présent votre manière
de vous oublier je voudrais

Passer par vos peaux essayer vos articulations et
Y sentir le goût du temps

SUSY DESROSIERS

I

pour la première fois
je vois la mer

j'ai douze ans
je sens ma cage thoracique
trop petite
pour l'immensité qui me
heurte

des nuées
des effluves de corail

le ciel
la mer
mariage d'un bleu azur
sous un voile blanc

derrière mes paupières
s'entassent
les horizons

embruns
sur la grève de mes yeux

II

debout
sur la côte millénaire
qui monte la garde

je salue aujourd'hui
les terres de galets
le limon
les sables rouges

les beautés littorales
les cairns

les terrasses marines

j'ai les racines du lichen

une chair d'exil

un pied nomade
l'autre marin

III

l'océan murmure
ses airs nostalgiques
poésie
à mes oreilles

j'entends les voix
de mes ancêtres
des marins disparus
celle de mon père
son accent des îles

les échos
des cages de homards
des salebards
qui émergent de l'eau

j'entends
la rumeur
que porte la brise

IV

les lames
éclatent
sur la falaise
de mon cœur usé

à chaque déferlante
mes os
se fracassent

ballottée
par la houle
au couchant

sous une nappe de feu

je me confonds
au roulement des vagues
telle une poupée désarticulée

V

trop souvent
j'ai sombré
dans mes profondeurs

toujours
je suis remontée
à force de brasses

fatiguée

désormais
je me laisse couler
je bois la mer

je suis le flot
je suis le perdant
je suis vaste
de l'océan
qui m'habite

PIÈCES

Quand je serai mort, j'écirai un poème d'amour sous la lumière des étoiles chaussées de vent un poème plein de sourires. Mais mon aimée aura perdu ses dents. Quand je serai mort, j'écirai un poème d'amour sous le ciel et la lune, vêtue d'or noir, un poème plein d'espérance, mais mon aimée aura perdu son sexe, quand je serai mort, j'écirai un poème d'amour sous la lampe de la terre couverte d'oiseaux, un poème plein de désir mais mon aimée aura perdu l'esprit. Quand je serai mort, j'écirai un poème d'amour sous le ciel du lit avec ses corps tordus, un poème plein d'envie, mais mon aimée aura perdu son odeur.

DOMINIQUE BOUDOU

LA VÉRITÉ OU BROCELIANDE SI JE MENS

Des objets dont les formes bleuissaient, verdissaient, jaunissaient, rougissaient, ne devinrent acrobates que par goût pour le feu. Mais ce fut sans compter, sans mentir, qu'ils agissent, attendris, magnétiques. Prévenus et invités à parler, seul un manque d'habitude aurait pu susciter du regard un trésor, presque un mur, un poème. En cherchant la manière dont les rimes s'emploient à invoquer sans penser, apparurent des algues rétives, des cheveux, des chevaux chevaliers. Qui aurait pu réussir à maquiller la scène sans trembler, sans marcher sur des braises sous les pieds? Pour passer dans l'espace immédiat, reliés par les ombres des corps, eut suffi de noter au tableau: disparu de la scène. L'espace ne sacrifiant à l'esprit rien de plus à propos d'agencement, un concept s'imposa, dis-je à l'unisson. Juste un tiers de forêt s'empara d'un accord, et tant mieux, avec preuves du travail, à nos pieds. Forêt dont la valeur ne restait qu'à prouver, sans parler des étoiles à explorer par une phrase donnée. Ou comment résister-insister au delà du sérieux. Sans dire que trop souvent, quelques veinards s'invitent pour danser à la lune pleine. Seul, se retrouvant sans corps, Bornadiou avoua: Pilou bâtiment S.

ROSALIA DOMENECH MARGUI

UNE HISTOIRE DE MŒURS COMPLIQUÉE

Carré dans un fauteuil, carré, il appelle Gendron qui ne répond jamais au téléphone. C'est la huitième fois aujourd'hui, toujours cette vacante sonorité ; étrange et obscure conjoncture, pense Marcel, en caressant les poils gerbant de ses narines. Il se lève, déplie ses débris d'os, et s'en va à San Diego ; il s'agit d'un long voyage sur les ondes tantôt laminaires, tantôt turbulentes, du ciel américain, virgule, dans un Airbus fatigué, baigné d'un calme narcotique, point. À San Diego il revoit Madeleine, qui s'est bien empâtée ces dernières années malgré son trimensuel footing. Une drôle de perception occupe l'entièreté de sa boîte crânienne, comme un pet à très lente diffusion. L'existence oscille comme un pendule qui pendule, raconte-t-il à Madeleine d'un air très sérieux - bien que flirtatif comme on dit en anglais (il suçote des cosses de cacahuète d'un air huileux) - pendant qu'elle, la grosse, dore ses crêpes dans une poêle, à crêpe la poêle, à frire. Il aimerait comprendre les bruits sinistres émis par le vieux cœur dans la vieille poitrine phtiseuse, des cris de détresse semble-t-il. C'est une histoire de mœurs compliqué ; est-il encore amoureux de Madeleine ? Si tel est le cas, ce sera compliqué d'expliquer le tout à Gendron, le mari de Madeleine, occupé, depuis huit ans, virgule, à faire pousser sans succès des radis dans le fin fond des Cantons de l'Est. Jamais la notion de lui-même ne l'aura autant préoccupé qu'en cet après-midi ni pluvieux ni ensoleillé, il se sent fendu comme un compas ouvert jusqu'à la douleur. Il devient tranquillement son propre sépulcre et s'évapore dans les nues, ce qui poétise son décès. Marcel meurt sans avoir dit adieu à Lisette, petite tête carrée de province, étroitesse à qui il lèguera ses dettes de jeu et un canard en plastique.

JÉRÔME FORTIN

GRIFFURES

griffures de réclamation
tendresse et guérison
quand tous les vents disent
ce qui devrait être
mais que rien n'arrive
comme il est convenu
se baisser
passer sous la barrière
et glisser dans l'eau
rejoindre les invertébrés

Ilona Tickvicki

MORT DE MADAME LANGEREAU

Sainte-Perdure, lundi 11 juillet

"Tout était bouffé dedans" propos rapportés par l'Apache, attribués
aux urgentistes

Y a enfin de l'air, tout sent le maïs
et l'Atlantique derrière,
ma loupotte éclaire parfaitement mal,
c'est le meilleur moment des vacances pour l'instant,
sur le vélo de mon père qui grince,
je traverse dans le noir des nuées
de petits insectes durs qui collent à la sueur.

Le-Petit-Boutemaille, Le-Grand-Boutemaille, Les-Groies,
Route de Saint-Sulpice, et si je taillais au droit ?
ça fait bien dix bornes que je roule mais tant pis,
vais-je passer devant le moulin où j'ai épousé Madara ?

Putain une moissonneuse ! juste au ras le chemin,
les graines qui coulent comme du jus de terre.

00h50. C'est déjà les lumières douces du bourg,
la Pouchaume avec notre ancienne maison,
la fenêtre de ma chambre dans les combles,
en face la pub des meubles Orgé, odeur de gros tabac
et de linge de sport qui sèche mal, l'orage arrive.

Madame Langereau débouche une bouteille d'acide chlorhydrique.

JEAN-FRANÇOIS BARDELICNE

POÈME DE BREST

Dans le monde second où vivent toutes nos ombres,
celles-ci se rassemblent-elles dans un grand soir ?

toi,
tu as traversé les champs des fleurs jaunes
étoilées
la grande mise du ciel, toutes ces nuits :
visage de lune et noir smoking

Tu as traversé sans t'arrêter l'agitation des villes la nuit
ses milliers de verres d'alcool et le tintement des mots sur les lèvres

A la gare hier, comme ta vie est passée vite
(partir était ta façon de refermer le couvercle de la ville pour enfin trouver la chère quiétude)
Et par la lucarne du train
tu as agité un mouchoir d'adieu (un mouchoir en coton comme la fleur)
(apercevant rien qu'un instant le visage de Rimbaud sur le quai
(pensant rien qu'un instant au poème-minute que tu écrirais)
Puis, à la lucarne du train
tu as fermé les rideaux blancs et moelleux dans lesquels les rayons de la lune
se reposeraient de leur longue course
Tu avais ton billet pour un voyage – tout juste d'un demi-siècle
à venir, une vie pleine de poèmes pommes-poires
le serveur t'a apporté une tasse, un thé noir pour écrire,
tu gommais au lait tout simplement
Puis tu observais avec intérêt la plage de fine poussière
posée sur les anciennes couchettes boisées du train
Selon toi,
le Louvres était trop grand pour y bien vivre
tu préférerais de loin la côte, un château de sable-fleur
tu placerais deux lits dans ta chambre ainsi
tu te coucherais
à l'Ouest
et te lèverais
à l'Est
repas de lune demi-croquée

Ta maman t'avait dit où était l'alarme du train
il fallait tirer le fil, et le cauchemar devenait un rêve
et puis tout irait bien
le train traversait lentement une forêt qui en donnait sa parole
de sa voix d'oiseaux et de craquements de bois mort

Tu as mis tes sentiments en Bretagne
Alors le temps a passé (les matins de septembre, les abeilles de juillet, les grelots d'octobre, les
brugnons d'août), fontaine de sable de l'année
le vent jamais n'inspire, il soupirait le sable de la côte mêlé de pollen,
sur la plage tu confondais les algues flottantes et les cheveux des sirènes ;
ongles, les pieds dans le sable chaud et coquillages

Novembre fut différent (et notamment sa deuxième syllabe : du douze au quatorze novembre)
je crois qu'il était temps de s'en aller en ce mois de novembre
Pour t'en convaincre,
tu ramassais les derniers mots que la marée avait laissés sur la plage
et muni de la carte des champs de tulipes dans le monde, tu t'es mis en route
les fleurs levaient les yeux vers le ciel

JEAN COLOMBES

Ton éclat de rire
Résonne comme une
 Brisure
Sur le vasistas
Qui nous laissait apercevoir
 La vie à l'extérieur de nous
 La vérité
Et nous en protégeait.

La vitre laisse passer le grand air
 Froid.

La déception se lit dans leurs regards
 Et le mien est triste.

Il faudra mettre une couverture
 Sur les remords
Ou colmater
 Les souvenirs
Mais nous avons déjà la pneumonie.

Tes paroles tissent à la hâte
Une écharpe pour mes regrets

Elle est verte et pleine de trous
Et je vois à travers sans effort
 La vie à l'extérieur de nous
 La vérité
L'absence de remords.

Et je l'accepte.

Car même bien couverts
 Les nous
Tombent souvent malade en hiver
Quand on laisse le vasistas ouvert
 Et nous étions nus.

Au moins
 Au pire
Tu m'as offert
Une écharpe verte
Et pleine de trous
- Souvent, on casse le vasistas -
Alors je me serre contre nous

Et j'attends le printemps.

LUCIE BOULANGÉ

L'HOMME SANS VISAGE

Je parle d'exister sans connaître la valeur de nos vies.

L'eau ruisselle sur le ventre de pierre
Des collines criblées de rides
Vers le fleuve aux idées mortes
Épouvantail décharné et charbonneux

Si le rêve m'abandonne
je cesse de penser
Et mon cœur s'il le sait
Rejette ses ordures d'âme

L'odeur de cadavres, d'idées mortes
Me colle à la peau
La lumière brûle
Les traits boursoufflés
De l'humanité encore vivante

En contrebas
Je vois défiler les vaisseaux incendiés
Des voyages en autre chose
Petite fille ne pleure plus
Reste au bord de ma vie

ARNAUD VENDÈS

LE HURLEMENT DES CHIENS DE SANG

Tout avait commencé par une nuit froide de janvier à faire trembler les pierres. Quelque chose a gratté après le bois usé de ma porte. Machinalement j'ai ouvert. Il s'est mis directement le dos à ma cheminée.

Drôle d'époque où les gens abandonnent tout. Les chiens, les chats, les serpents et parfois même les rêves d'enfants.

Cette fois ci c'était un mot que je venais de recueillir. Il n'était pas pucé. Pas même un nom à lui donner.

Ses yeux noirs me disaient bien quelque chose, mais rien de précis, sinon un malaise mêlé d'attirance indéfinissable.

La première nuit, le mot se contenta de se réchauffer auprès de mon feu de frêne, avant de disparaître comme un agile fantôme.

Le lendemain et les jours qui suivirent, les yeux noirs revinrent. D'abord furtivement, Peu à peu toute la journée. Puis ils ne me quittèrent plus, allant jusqu'à manger mes nuits.

Sans le connaître j'avais nourri ce mot.
Il avait grandi. Jusqu'à faire partie de moi.
Les yeux noirs m'avaient apprivoisé et maintenant j'appartenais à la horde des chiens maudits.

Il y a eu les nuits de violence noyées dans des alcools d'assassins.
Cet orage permanent qui mangeait la plus petite parcelle d'âme.
Le regard triste des amis déçus qui se détournaient, remplacé par celui, hagard, des seigneurs vomisseurs de comptoirs.
Les soirées gyrophares. Un coup les pompiers, un coup les flics.
Souvent les deux. Le remord à ignorer le lendemain. Pour mieux recommencer en pire.

Les années passèrent comme des journées avant que je ne trouve un nom pour mon mot.
Je l'ai amené au bois.
Nous avons fendu des bûches noueuses à souhait si tard que la fatigue baillait.

Quand ce n'était pas assez, mon corps poussait de la fonte jusqu'à faire taire le tonnerre rouge.
Puis il y a eu ces gens qui vous font grandir d'un seul sourire, d'un seul poème. Les anges blancs ont apaisé les hurlements des chiens de sang.

Un beau jour, Colère avait disparu.
Pas à jamais. Elle revient parfois.
Je la prends brièvement dans mes bras, juste le temps de la réchauffer.
Puis j'en fait un poème avant de la relâcher.

Donnez-moi votre colère, j'en ferai quelque chose de bien. Lâchez sur moi votre haine.
J'en ferais quelque chose de grand.

FRÉDÉRIC BERTRAND

TIC... TAC... TIC... TAC... CROQUE

Je suis la mort et je croque
En vos horloges qui débloquent
Toutes époques emmêlées
Je toque
A la porte
De vos vies rêvassées
En aucune sorte
Vous ne pourrez échapper
Aux minutieux calculs
Qui vous mènent
Inexorablement
Dans mes appartements
Semblables aux cellules
Où vous vous rongez les sangs
Je suis la mort et je croque
Vos âmes piètres breloques
Où toutes époques dédaignées
Je troque
Au Cerbère de la porte
Vos vies essorées
Et voyez ces cohortes
Destinées aux charniers
De somptueuses et tristes pendules
Inlassables sabliers
Qui vous rongent les sangs
Notent inexorablement
Vos tics impertinents
Je suis la mort et je toque
Tic... Tac... Tic... Tac... Croque

GEOFFROY EMMANUEL FLORET

AU BORD DU JARDIN

(EXTRAIT)

Désenclaver

Délier

Laisser un souffle
entre les mots

comme les trous
instruments à vent

l'air qui circule siffle
entre les dents

écartées

CLÉLIE LECUELLE

MISS TERRE

De mon enfance je pousse son vieux
brouillon entre vous et le monde. Les
tracteurs de l'hiver tranchaient les champs à
l'envers. Leurs fantômes les traversent encore
pour ouvrir leur ventre mais désormais sans
faire de bruit jusqu'aux murs de la ferme.
Ils s'éloignent, modèles Renault orangés,
cockpits petits, roues démesurées. La grange
les a oubliés. Mais en tendant l'oreille,
s'entend sinon la voix de la nature du moins
le confident d'opérations mécaniques et
secrètes, comme c'est le cas dans la Cascade
de Wolf que certains écrivent en élans
rilkéens.

JEAN-PAUL GAVART-PERRET

MISSION TRADUCTION

J'AI TELLEMENT MAL

j'ai tellement mal à la tête que je m'invente une autre
tête fendue en deux elle aussi écrasée elle aussi
remplie de fumée brûlante elle aussi où j'ai de la place
pour faire des expériences sur des blindages trapus et raffinés
jusqu'à ce que la fatigue s'empare de la main que
j'introduis lentement par-dessous tes os que tu
refuses

mon bien-aimé, reste détruit.

ANGELINA MARINESCU,

Je mange mes vers – anthologie poétique

Trad. de Linda Maria Baros, éditions L'oreille du loup

tu m'as demandé des mots
comme si j'en étais
propriétaire
je n'ai trouvé que ceux-là
si peu nombreux
si ténus

pardonne leur maigreur
leur pauvreté
mais il y a des choses
que seul le silence comprend
et aime

tes yeux dans les miens
parmi l'herbe paisible

*

je vais t'apprendre la voie des fleurs
disais-tu
et penchée au-dessus des parterres
tu parlais de graines
d'eau et de lumière
j'ai seulement pensé
à cet instant-là
qu'il n'y avait pas de fleurs
capables d'égaler
la grâce de ton sourire.

PEDRO BELO CLARA

Deux poèmes inédits, trad. Stéphane Chao

AU BORD DE LA MER

Rien ne reste de ce qui n'était rien.
(C'était l'illusion qui croyait tout
et qui, à la fin, était le néant.)

Quelle différence y a-t-il si le néant n'était rien
si plus de néant sera, après tout,
après tant de tout pour rien.

J'entendrai la mélodie du vent,
la voix mystérieuse.
L'instant
qui fauche comme une faucille sera enfin vaincu.

Qui fauche les chagrins. Et quand
la nuit commence à brûler,
rêvant, sanglotant, chantant,
je renaîtrai.

JOSÉ HIERRO

Poemas - Ed. Visor libros - trad. J&J

I

Je veux un cordon ombilical qui ne se rompt pas,
qui ni ne se rétracte pas et qui assure la fécondité
de cette forêt plantée sur moi.

II

Un roi somnambule
Maître d'une pensée complète
Faite de milliers de cellules précieuses
a condamné la couronne de cette montagne
à tourner tel un disque sur le gramophone
d'un sinistre chien.

KÁTIA BANDEIRA DE MELLO

Baleias, Bromélias e Outras Naturezas (éditions Gato Bravo, 2022,
Lisbonne), trad. du portugais brésilien par Stéphane Chao

POÈTES DU MONDE

LA BEAUTÉ DES FLAMMES

Le charme des flammes subjugue par un jeu étrange, au-delà de l'harmonie, des proportions et des mesures. Leur impalpable élan, ne symboliserait-il pas la tragédie et la grâce, le désespoir et la naïveté, la tristesse et la volupté ? Ne retrouve-t-on pas, dans leur dévorante transparence et leur brûlante immatérialité, l'envol et la légèreté des grandes purifications et des incendies intérieurs ? j'aimerais être soulevé par la transcendance des flammes, être secoué par leur souffle délicat et insinuant, flotter sur une mer de feu, me consumer d'une mort de rêve. La beauté des flammes donne l'illusion d'une mort pure et sublime, semblable à une aurore. Immatérielle, la mort dans les flammes évoque des ailes incandescentes. N'y a-t-il que les papillons qui meurent ainsi ? – mais ceux qui meurent de leur propre flamme ?

E. CIORAN

Sur les cimes du désespoir

Une minute de cris de joie de chansons de rires et de bruits et de longues nuits pour dormir en hiver avec des heures supplémentaires pour rêver qu'on est en été et de longs jours pour faire l'amour et des rivières pour nous baigner de grands soleils pour nous sécher. Nous avons perdu notre temps, c'est un fait, mais c'était un si mauvais temps. Nous avons avancé la pendule, nous avons arraché les feuilles mortes du calendrier. Mais nous n'avons pas sonné aux portes, c'est un fait. Nous avons seulement glissé sur la rampe de l'escalier. Nous avons parlé de jardins suspendus, vous en étiez déjà aux forteresses volantes, et vous allez plus vite pour raser une ville que le petit barbier pour raser son village un dimanche matin. Ruines en vingt-quatre heures, le teinturier lui-même en meurt. Comment voulez-vous qu'on prenne le deuil.

JACQUES PRÉVERT

Extrait de La Pluie et le beau temps

Les paroles devraient se presser dans ma bouche comme naguère... Quand ? Je me souviens à peine... Mais qu'importe les quais où l'on charge le môle où l'on s'embarque avec les dames blanches qui hantent les châteaux des Sénégalais au nez plat de grosses filles pour le commerce une petite institutrice de Bretagne fermée dans sa coquille – et quelques disques dont on mâchera la rengaine sous les paupières du tropique... Ce soir, la mer s'embête et boude... Quelle fêlure veut-t-elle donc oublier, gonflée de ta laitance amère, solitude ? – Qui donc l'empêche de crier échevelée, exsangue, de percer les bateaux des migrants et d'y passer la langue, de tremper le mouchoir des voiliers dans l'onde, de lécher l'agonie salée des marinières, de cracher au visage insolent du monde – Qui donc l'empêche de prier, de mendier un peu de soleil pour beurrer sa peau, de baiser les noyés sur la bouche, de lessiver tendrement le sommeil des poissons ? – Qui donc l'empêche de parier, de jeter le clinquant de sa vie éternelle sur le tapis vert des dieux – trouer l'opacité des dieux, et demander aux grandes ténèbres qui t'attirent : – Qui donc m'empêche de mourir ?

BENJAMIN FONDANE

Le mal des fantômes

Liminaire d'Henri Meschonnic

Verdier poche

Tu me flore, je te faune
Je te peau, je te porte, et te fenêtre
Tu m'os, tu m'océan, tu m'audace, tu me météorite
Je te clé d'or, je t'extraordinaire, tu me paroxysme
Tu me paroxysme, et me paradoxe
Je te clavecin, tu me silencieusement, tu me miroir, et je te montre
Tu me mirage, tu m'oasis, tu m'oiseau, tu m'insecte, tu me cataracte
Je te lune, tu me nuage, tu me marée haute, je te transparente
Tu me pénombre, tu me translucides, tu me château vide, tu me labyrinthe
Tu me parallaxe, et me parabole, tu me debout, et couché, tu m'oblique
Je t'équinoxe, je te poète, tu me danse, je te particulier
Tu me perpendiculaire, et sous-pente, tu me visible, tu me silhouette
Tu m'infiniment, tu m'indivisible, tu m'ironie
Je te fragile, je t'ardente, je te phonétiquement, tu me hiéroglyphe
Tu m'espace, tu me cascade, je te cascade à mon tour, mais toi tu me fluide
Tu métoile filante, tu me volcanique, nous nous pulvérisable
Nous nous scandaleusement, jour et nuit, nous nous aujourd'hui même, tu me tangente
Je te concentrique, concentrique
Tu me soluble, tu m'insoluble, en m'asphyxiant et me libératrice
Tu me pulsatrice, pulsatrice
Tu me vertige, tu m'extase, tu me passionnément, tu m'absolu, je t'absente, tu m'absurde
Je te narine, je te chevelure, je te hanche, tu me hantes
Je te poitrine, je buste ta poitrine, puis te visage, je te corsage
Tu m'odeur, tu me vertige, tu glisses, je te cuisse, je te caresse
Je te frissonne, tu m'enjambes, tu m'insupportable, je t'amazone
Je te gorge, je te ventre, je te jupe, je te jarretelle, je te bas
Je te Bach, oui je te Bach, pour clavecin sein et flûte
Je tremblante, tu me séduis, tu m'absorbe, je te dispute
Je te risque, je te grimpe, tu me frôles
Je te nage, mais toi tu me tourbillonnes
Tu m'effleures, tu me cernes, tu me chair, cuir, peau, et morsure
Tu me slip noir, tu me ballerine rouge
Et quand tu ne hauts-talons pas mes sens, tu les crocodile, tu les phoque, tu les fascines
Tu me couvres, je te découvre, je t'invente, parfois tu te livres
Tu me lèvre humide, je te délivre, je te délire, tu me délire et passionnes
Je t'épaule, je te vertèbre, je te cheville, je te cil et pupille
Et si je n'omoplate pas avant mes poumons, même à distance, tu m'aisselle
Je te respire, jour et nuit je te respire
Je te bouche, je te balaie, je te dent, je te griffe
Je te vulve, je te paupière, je te haleine, je t'aime
Je te sens, je te cou, je te mollet, je te certitude
Je te joue, et te veine
Je te mât, je te sueur, je te langue, je te nuque
Je te navigue, je t'ombre, je te corps, et te fantôme
Je te rétine dans mon souffle, tu t'iris
Je t'écris, tu me penses

GHÉRASIM LUCA

Prendre corps

RAYONNAGE

VIOLETTE CHALIER

TRAVERSER LES ORTIES - Édition du Bunker

Il y a, je crois, en tout cas c'est ainsi que je l'ai lu, un mouvement entre pudeur et impudeur dans ce récit. On lit une histoire personnelle, certes, l'histoire d'un deuil qui n'est pas seulement disparition d'un être mais d'une époque, d'un dialogue avorté, d'un rapport au monde lorsque le monde se réduit à un cercueil familial.

Violette Chalier propose un texte que tout le monde pourrait s'approprier d'une certaine façon : plutôt qu'un miroir, il serait une sorte de tableau noir sur lequel chacun y dépose son rapport à l'autre. Au père notamment. Evidemment, on est en droit de penser à la *Lettre au père* de F. Kafka mais ce serait insuffisant. Quitte à convoquer d'autres textes, citons également *L'âge de détruire* (éditions de Minuit) de Pauline Peyrade.

Au fil des pages, la douleur se modifie, elle devient une matière littéraire propre. Et c'est ainsi que nous avons l'impression d'accompagner une femme vers une parole retrouvée.

Le texte est un petit théâtre qui fonctionne par esquisses, et souvent dans un monologue qui se rêverait dialogue. Comme si la mort avait le pouvoir de réveiller la parole. Aussi n'est-il pas étonnant que le texte ait été sélectionné par le théâtre de La Colline dans le cadre du dispositif Aux Singuliers à l'automne 2024.

Pour qui se demande ce qu'est la poésie actuelle, voilà un recueil à s'offrir et à garder en soi comme un secret.

L'extrait :

Pourtant, après t'avoir tant échappé, j'ai trouvé sur mes doigts
ta langue
Et j'ai décidé de parler avec les mots que tu avais inventés

Pour extraire les pierres des histoires qui vivent sans souffle dans
ton poumon crevé

Entrer dans ta maison fermée, dans ta boucle et écouter une fois
de plus avec le torse ouvert les contes que tu as toujours racontés,
les histoires que tu as toujours oubliées, les hallucinations

Jusqu'à ce que tu te fatigues, que ta respiration frêle n'atteigne pas
plus, jusqu'à ce que tu me demandes de parler et d'occuper ton
silence impatient

Depuis que tu ne peux plus bouger, tu n'es que présence

Ce sont cinq ans de paroles qui remuent dans la maison et définissent
Un te comprendre qui s'approche de l'absolution

Infirmes tentatives
Pour ne pas perdre

Tout ce que tu avais à donner
Je prends tout



TRISTAN FELIX
EXUVIES SUIVI DE BÊTES D'AUGURES - édition Phb

Commençons par tuer tout suspense, c'est un des meilleurs Tristan Felix que j'ai pu lire. Faisons avis plus tranché : un des meilleurs recueils de poésie tout court.

Et pourtant—vous pouvez me croire—ma bibliothèque est assez fournie sur cette personne. A ce titre, je ne peux que conseiller de faire le tour de sa bibliographie : elle équivaut peu ou prou à un tour du monde.

Ce que je recherche souvent en poésie, ce sont des phrases qui marquent les rétines au fer blanc. Et dans ces deux ensembles, la pêche est fructueuse, jugez du peu :

« flanque ta voix dehors »
« la cour enfientée par le ciel »
« bercer le monstre sous la couenne »
« tous mes os mis bout à bout »
« notre chien hurle plus fort que l'âge d'homme »
« il arpente l'ossature des fonds »
« incorporer l'infini par l'usure des pieds »

etc etc etc etc...

Il y en a tellement que l'on pourrait prendre une page au hasard et ressortir à chaque fois trois ou quatre images. C'est selon moi un recueil qui nourrit celui qui cherche à faire le plein de poésie comme on va à une station essence pour remplir la bagnole de sans plomb. Il y a là vraiment quelque chose de cet ordre pour moi.

Mais de quoi parle ce texte ? de peaux, de mues, de notre rapport à l'autre, d'animaux qui prennent la parole et le monde en main. Chez Tristan Felix, il est toujours question de domination (l'occasion de citer aussi l'excellent *Laissés pour contes*, Tarmac édition). Tristan Felix refuse le monde tel qu'il est, elle le fuit avec grâce, fait de son propos quelque chose de performatif. De politique aussi. Le poème est parfois brouillé, au lecteur d'en trouver la clé. Car Tristan Felix a confiance en son lecteur, elle lui laisse les clés tout en espérant un monde davantage à hauteur animale qu'à hauteur économique.

L'extrait :

26

le ciel s'assoit en bout de route
sa bosse fendue à la hache
il n'en peut mais d'user le temps par les dents

à droite un pays d'escarpe
où se ronger la corde jusqu'à l'os

à gauche, un désert de traque
où sectionner sa patte.

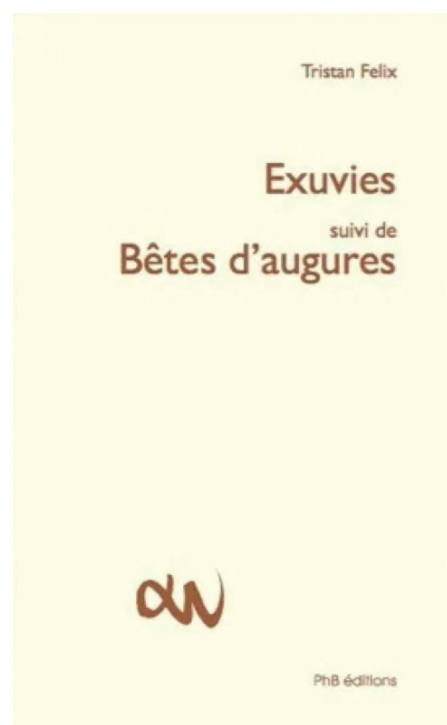
*

Nom Prénom Qualité

ça compte pas
rien là qu'un tas sans contour
un absent d'animal pas né

ni qu'est-ce qui ni queue ni tête
un pan de ciel, une boue ?

dessous dessous dormir
jadis en fœtus
plus tard mêlé à l'os des autres



RÉMI LETOURNEUR,
L'ODEUR DU GRAILLON - Édition Cheyne

S'il existe des textes qui ont l'apparence d'un crochet du droit administré à la base du menton, alors *L'odeur du grailon* est de ce bois-là. Dès le titre, le ton est donné : tuer la poésie consensuelle dans l'œuf, proposer quelque chose de différent. Le grailon ou cette boue qu'on transformerait en or pour reprendre une image baudelairienne. Mais l'auteur serait sans doute en désaccord : le grailon n'a rien à voir avec la boue.

Moi qui me plais au jeu des comparaisons, je sèche : *L'odeur du grailon* ne ressemble à rien de ce que j'ai pu déjà lire. On évoquerait bien L.-F. Céline pour l'oral populaire intégré dans la littérature mais ce n'est pas exactement cela. Ou les poètes révoltés que pouvaient être A. Rimbaud (cité en préface), P. Reverdy ou Lautréamont. Mais là encore, le compte n'y est pas. Il faut sans doute se tourner vers la musique pour trouver quelque chose d'approchant : le ton du récit rappelle la morgue d'un Eminem par exemple. Bob Dylan aussi.

Continuons : *L'odeur du grailon* raconte l'existence du narrateur entouré de « l'équipe », un groupe d'adolescents entrés dans un monde d'adultes dont ils refuseraient l'habit. « L'équipe », c'est surtout l'idée de la force collective, c'est montrer que l'inertie de la masse populaire n'est pas une fatalité. Il y a quelque chose du « prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! ». Et cela est sans doute une partie du message en creux.

Pas étonnant donc qu'il soit question de bitume, d'une société dont on découvre les rouages rouillés prêts à céder les uns après les autres. Et si jamais un rouage tient, comptez sur le narrateur pour le déloger de son emplacement.

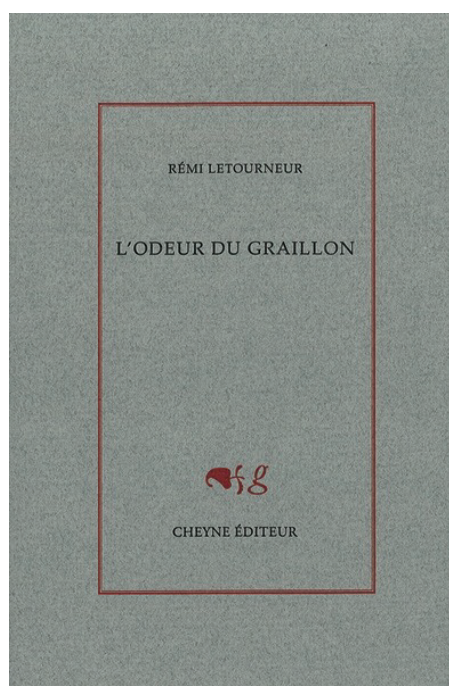
Pourtant, il ne s'agit pas seulement d'un texte vindicatif, ce serait oublier la tendresse qui se dégage de ce texte : le narrateur vit dans une marge qu'il ne veut pas quitter. Là se trouve l'essentiel, là se trouve l'or. Et la poésie.

L'extrait :

limpide j'étais
sans béquille dos bien droit les cheveux sur le nez
avalé plein de bornes
je jure
mes semelles aussi ont besoin de grille
j'ai ratissé
aux déserts de la ville
les rues qui ne portent pas de façade
cramponné mes doigts sur des rampes de poussière
nagé dans l'air des zones industrielles
où rien ne se touche avec la peau
où tout flotte
dans les marais d'aluminium

avalé tonnes de bornes j'ai fait
remonté en rappel le fil jaune des routes départementales
piétiné les quartiers
qui se couchent le jour
et tirent leurs stores à la bougie du soir
fait aussi
pénétré la matière et son silence de pschit
tout ça j'ai fait
j'aimais
le mouvement de mes bras contre les rebords effacés du monde

limpide j'étais
je tenais ma solitude par la taille



ZOOM SUR...

Pierre Tilman

Pierre Tilman, né le 8 février 1944 à Salernes dans le Var, est un artiste plasticien, poète et écrivain français. Il a enseigné à l'école supérieure d'art d'Avignon. Il vit à Sète.

Pierre Tilman a fondé la revue Chorus (1968-1974), avec Franck Venaille, Daniel Biga et Jean-Pierre Le Boul'ch.

Pierre Tilman est avant tout (et après tout) poète. Il a publié une soixantaine de livres. On peut le lire sous forme d'écrits, mais il est aussi un performeur, un homme de parole qu'on peut entendre en live, lors de lectures publiques. Pierre Tilman aime la poésie liée à l'esprit et à la vie, la poésie qui donne envie. Il est un passant des rues et des bars, un mammifère, un penseur, un animal cultivé, avec en lui quelque chose de végétal et de minéral. Il peut passer beaucoup de temps à penser aux choses simples.

À TOI, AGNÈS,

j'ai d'abord aimé tes épaules
tes seins
puis ton cul et tes jambes
j'ai d'abord aimé la beauté de tes yeux

ta manière de te tenir

c'est idiot, ce que j'écris

dès que j'ai commencé ce poème, je savais que ça serait
idiot et que je ne m'en sortais pas
pourtant je continue
je crois qu'il y a des choses importantes
là-dedans
des choses que n'importe qui peut comprendre

je crois que
j'ai d'abord aimé

la possibilité de te connaître
la possibilité qu'on a eue au même moment de notre vie

de nous rencontrer et de nous aimer
ça c'est déjà moins idiot
et de laisser libre cours à notre amour

qu'on avait gardé l'un pour l'autre
sans le savoir chacun de notre côté
donc j'ai d'abord aimé l'amour indispensable

qu'on allait se donner
et qui était venu à nous manquer
chacun de notre côté
mais quand même ton corps occupe une place essentielle
dans l'histoire
c'est le personnage principal de l'intrigue
autour de lui se bâtissent d'autres personnages
dont l'un s'appelle mon désir pour toi
et qui prend place dans la durée
car depuis 10 ans ce personnage-là ne s'est pas démenti
peut-être que de tout cela on s'en fout
peut-être qu'on ne fait pas de la poésie avec ces choses là
le problème quand on écrit un poème
c'est qu'il faut avoir un fil rouge
il faut avoir réfléchi avant
et je n'ai pas réfléchi avant
je me suis lancé
j'ai aussi aimé le fait
que nous n'aurons jamais d'enfants ensemble
ça c'est super important
ça joue un rôle énorme dans l'histoire
je ne suis pas très fier de le dire
mais la famille ne m'apporte pas cette espèce
de réconfort que je vois chez d'autres gens
est-ce de ma part une fuite ?
un sentiment d'irresponsabilité ?
je n'arrive pas à conjuguer la vie familiale
avec la force sexuelle dont je suis le serviteur
et qui traversant le monde
me traverse
et me bouleverse

mais ce n'est pas encore tout à fait ça
alors ?
alors quoi ?
la vérité est que j'ai d'abord aimé ton travail
ce que tu fais
ce que tu crées
et le plaisir que tu prends à le faire et à le créer
ta façon de te conduire dans cette putain d'histoire
du fric
de la carrière
de l'échec et de la réussite
comment tu gagnes et tu ne gagnes pas de l'argent
mais il y a encore autre chose
Agnès
ton intelligence
qui s'est accordée avec la réalité
avec le monde tel qu'il est
sans vouloir le changer
sans vouloir qu'il soit autre
mais il y a encore autre chose
Agnès
ta joie de vivre
ton rire
tres traces d'enfance
ton amusement
qu'est-ce que je raconte ?
je te fais plus riieuse que tu n'es
tu es grave
tu es mélancolique
des fois tu es bourrée, tu fais n'importe quoi
des fois tu es trop exigeante, tu n'es pas souple
et tu fais peur aux gens
regarde comme je suis souple
je suis un musicien, moi
un funambule moi,
j'ai trop dit non dans mon existence.
alors j'essaye
de dire oui au maximum de choses
enfin je dis surtout oui à ma solitude
j'ai d'abord aimé
que tu viennes dans ma solitude
sans rien déranger
sans rien faire tomber
tu mets tes pieds là où il faut
tu es très adroite
et j'ai aimé venir dans ta solitude.

BRAUTIGAN

Brautigan
il est plus fragile plus faible
que les autres (Bukowski, Carver...)
il est plus génial
il a plus de fantaisie
une fantaisie imprévisible
quand je le lis, je me dis waouh
ce type il fait des inventions
un peu comme Boris Vian, vous voyez
des inventions
qui vous prennent dans la tête
qui vous font voir quelque chose qu'on ne
peut pas voir parce que c'était invisible

parce qu'il n'y a pas d'image pour le montrer
lui il le montre
tac comme ça
comme une diapo dans un diaporama
et ça fait peur
ça fait rigoler c'est excitant mais ça fait peur
vous vous dites, cette diapo-là
je ne l'oublierai pas
je vais la retenir me la garder pour moi
je vais m'en enrichir la mémoire
et puis après vous constatez que ce n'est pas vrai
vous n'avez rien gardé
vous n'avez rien retenu
et ne vous êtes enrichi la mémoire que de vous-même.
Richard Brautigan vous laisse démuni
il n'aime pas le marbre
il aime le verre dans la rivière
l'eau de la rivière qui va devant derrière
à gauche à droite dans la rivière
les cabines téléphoniques de verre dans la rivière

CHAQUE FOIS QU'IL DOIT ADRESSER LA PAROLE

chaque fois
qu'il doit adresser la parole à quelqu'un
qu'il doit dire quelque chose à quelqu'un
demander un renseignement
un service ou je ne sais quoi d'autre
et chaque fois
que quelqu'un s'adresse à lui
et qu'il doit lui répondre
il s'arrête
avant d'ouvrir la bouche
il s'arrête
une fraction de seconde
pour regarder
le ciel

EXCUSEZ-MOI MAIS JE N'AI PAS DE TEMPS À PERDRE

SUR SERGE PEY

excusez-moi mais je n'ai pas de temps à perdre
il faut que je coupe les barbelés
il faut que je trouve le mur où meurt un prisonnier

excusez-moi mais je discuterai avec vous une autre fois
je n'ai pas le temps de caresser votre chien
il faut que je bouche le trou dans le ciel que font les usines

excusez-moi mais je suis un peu pressé
moi qui d'habitude suis toujours disponible
là vraiment je suis à la bourre
il faut que ma main droite enlève le clou planté
dans ma main gauche

et que ma main gauche enlève le clou planté
dans ma main droite

Pierre Tilman - *Le choix des couleurs* — Ed. La rumeur libre

NOTES DE...

Note de

Jérôme Fortin

JUPITER OU L'ILLUSOIRE MODERNITÉ

J'évoquerai le frémississement des molécules une nanoseconde avant l'implosion de l'immeuble condamné ; les champs de force qui, en vain, s'opposent ; la volonté de toutes formes engendrées par cet univers de se maintenir fixes et formes au milieu des dilatations et de l'informe. Ainsi la littérature, la musique et les arts plastiques ; là, des axes de résistance, là des plans de clivage, un peu partout des frustrations inutiles. On déconstruit pour reconstruire, parfois moins bien, parfois mieux, qui pourrait finalement juger de cette menuiserie ? Car c'est l'essence même de l'art de se tailler dans le brouillard ; son halo, seule chose à saisir de cette belle idée trop vague, se meut sans cesse au gré des perceptions et des modes. On se déshabituait à lire Prévert pour mieux lire Cummings ; puis voilà qu'arrive un nouveau poète avec une nouvelle coupe de cheveux et qui, bien que connaissant vaguement le second, mais comprenant bien mieux le premier, ressuscite un langage qu'on croyait à jamais mort et enterré. Sa jeunesse nous donnera peut-être une impression de modernité ; son arrogance, s'il en a, pourra nous faire croire à un esprit subversif. Et ça tournera comme ça pour toujours comme une toupie cinématiquement limite sous un soleil blasé. On ne se sera habitué à Xenakis dans les années 60 que pour mieux apprendre, dans les années 80, que la tonalité de la musique spectrale était bien plus moderne ! Cela ravira toujours les conservateurs d'hier qui deviendront les avant-gardistes de demain. Réconfort dans le crépuscule ; ainsi voit-on parfois des vieux, sans crier garde, changer de paire de lunettes et écouter du rap, jadis conquis. Mais il faut attendre au moins vingt ans pour ça, à partir du moment précis de sa chute. Et pendant ce temps ? Pendant ce temps long, Emmanuel Macron qui saccage Notre-Dame de Paris avec ses vitraux dessinés par Buren, qu'il croit encore d'avant-garde. Et Radio-Nunuche qui, comme toujours, nous prenant pour des gros clochards, en rajoute une couche en évoquant la querelle des anciens et des modernes. Avez-vous vu leur salon à l'Élysée, aux Macrons ? On se croirait chez Bijou Joujou, influenceuse vulcanisée basée à Dubaï, qui se met à poil sur *OnlyFan* pour seulement deux cents euros.

Note de
Pierre Gougeon

Beauté du Mot Choisi

Dans un de ses récents messages, Patrick Modolo a écrit :

(... notre ami invité du dépôt Christophe Goarant, mon si proche ami de longue date avec qui je partage le sens de l'humour grinçant et la beauté du mot choisi.)

Beauté du mot choisi !

Que comprendre ? Patrick [1] a-t-il voulu célébrer l'enchantement associé au *choix d'un mot*, dans les textes qu'il admire chez son ami, ou chanter le seul mot *choisi* ?

Première interprétation : beauté du choix d'un mot.

En réalité, ce que Patrick a voulu évoquer, c'est la beauté du mot qui a été le *résultat du choix* du poète dans sa démarche créatrice. C'est donc le syntagme « *mot choisi* » qu'il convient d'analyser, conséquence d'une nécessité poétique toute personnelle. Car c'est bien le poète et lui seul qui décide, en fin de compte.

Quoique...

On connaît des cas d'exception. Par exemple, un certain Alfred :

*Poète prend ton luth, c'est moi ton immortelle
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Etc.
(Musset, Nuit de mai)*

On le voit bien dans la suite du poème, pas de discussion, c'est la Muse qui cette fois prend carrément les choses en main. En général les muses se font plus discrètes. En fait, elles doivent souvent composer avec des trouble-fêtes varié(e)s qui compliquent un peu le travail. L'exigeante rime, par exemple, et toute contrainte d'ordre littéraire, métrique, style, etc. Bon.

Cela dit, une nécessité poétique personnelle semble bien, en effet, intervenir en premier lieu. Ainsi, pour Rimbaud, c'était évidemment le mot *impassible* qu'il fallait choisir dans le *Bateau Ivre*, et non le mot *impossible*..., ou non plus quelque chose d'autre, comme par exemple *escalier terrible*

(puisqu'il s'agissait de descendre). On imagine :

*Comme je descendais des escaliers terribles... !!!!
(La honte ! En plus ça boite un peu...)*

Ou encore Eluard (dans « *l'Entente* ») l'impérieuse nécessité :

Le creux de ton corps cueille les avalanches

Ainsi on admettra sans difficulté que l'expression « *beauté du mot choisi* » se rapporte finalement non pas au mot lui-même ou à une quelconque influence extérieure, mais à l'activité créatrice propre du poète, dès qu'il choisit ce mot. Moche ou pas moche, le mot. Car on pourra citer des cas d'œuvres pas si laides que ça construites sur des mots ou des textes particulièrement nuls ou tout-à-fait détestables.

Prenons deux exemples :

Premier exemple : (Aznavour)

*J'habite tout seul avec maman
Dans un très vieil appartement
Rue Sarasate*

...

On doit supporter dans cette chanson une collection affligeante de lieux communs, pour un résultat finalement pas si laid ...

Deuxième exemple : les célèbres « Stances à Sophie »

*Je t'ai rencontrée un soir dans la rue
Quand tu dégueulais tripes et boyaux*

...

Avec ce refrain superbe :

*Et moi qui t'aimais tant
J't'emmerde, j't'emmerde....
Et moi qui t'aimais tant
J't'emmerde à présent.*

Les mots sont horribles, mais l'œuvre n'est pas sans beauté (elle est même tout-à-fait émouvante et l'air, en plus, est admirable)

Il reste à régler un cas épineux. Le mot *choisi* dans l'expres-

sion « beauté du mot choisi » reflète-t-il une condition de création nécessaire et suffisante ? En d'autres termes, la beauté ou la grâce d'un texte résultent-elles exclusivement d'un choix volontaire, assumé, de mots ou d'expressions réputés auréolés de beauté ? On voit où on veut en venir. Depuis les surréalistes, la poésie (l'écriture en général) a conquis des domaines sauvages éloignés du formalisme plus ou moins rigoureux de la production littéraire classique. On se réfère évidemment au développement, à présent plus que centenaire, d'expériences, de tendances, d'écoles, qui s'emploient à maltraiter le mot, à le torturer, à le parer de couleurs jusque là inimaginables. Dans les années 20, Breton et Soupault se lancent dans l'écriture automatique (déjà, avant eux, Apollinaire avait commencé à explorer quelques labyrinthes en forme de cravate) ; dans les années 60, Queneau et ses copains de l'OULIPO [\[1\]](#) imaginent (si tu t'imagines...) des procédés de création littéraire à horripiler les grands prêtres de l'orthodoxie académique, et, plus près de nous, sans tambours ni trompettes, mais avec beaucoup d'hexadécimal et pas mal de culot, les funambules de l'Intelligence Artificielle vous fabriquent en quelques microsecondes une bibliothèque complète d'alexandrins à faire pâlir tous les Racine et les Corneille (mon ancêtre vénéré, après Guillaume le Conquérant — gloire à la Normandie) du paradis des poètes.

Il y en a même qui proposent d'appeler les lois du hasard à la rescousse. Alors là, mes chers frères, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Le poème construit sur des mots choisis au hasard ! Cette fois, osons l'affirmer, on entre dans le domaine de la métaphysique.

Deuxième interprétation : beauté du mot *choisi*.

Voilà un mot qui fait peur. Il est en effet bien difficile d'attribuer le moindre caractère de beauté au mot *choisi*. A tout point de vue. Point de vue sémantique, point de vue formel.

Considérations sémantiques, d'abord.

Le statut de *choisi* pour un objet ou une personne est naturellement le résultat d'une opération (choix bien sûr, quoi d'autre ?) qui est souvent grave, parfois difficile. On voit

tout de suite que cette opération est, en plus, parfaitement ambiguë.

Exemple : J'ai choisi Adrienne pour épouse. Aussitôt, Adrienne change de statut, elle devient ma femme, elle perd immédiatement sa liberté. Elle est liée à moi. Pour la vie. Ou pour un temps. C'est à voir. De mon côté j'ai l'énorme responsabilité de l'avoir privée de sa liberté. Je suis donc, pour ce qui me concerne, aussi, lié à elle. J'ai donc, moi aussi, perdu ma liberté. Ici le mot *choisi(e)* révèle un double sens : beauté d'une démarche d'amour, inconfort d'une privation de liberté.

Le côté dialectique du mot apparaît aussitôt.

Tout ça peut en effet se compliquer. N'était-ce pas elle qui, en réalité, (et en douce !) m'a *choisi* pour époux ? Ce qui, une fois encore, attribue au mot *choisi* deux sens opposés. Nous nous serions l'un et l'autre sélectionnés parmi les éléments d'ensembles naturellement hétérogènes (les ensembles des prétendants, mâles ou femelles), et pour des raisons absolument opposées. Elle m'aurait *choisi* à cause de mon intelligence supérieure, je l'aurais *choisie* à cause de sa beauté inégale. Ce qui offre des perspectives bien différentes.

Or, un choix peut être malheureux. Quelques mois plus tard, Adrienne a amèrement regretté de m'avoir *choisi* pour époux. Je n'étais pas si intelligent que ça. Quant à elle, je me suis aperçu, après coup, qu'elle était particulièrement moche. Alors, le mot *choisi* prend un sens déplaisant. On ne peut plus parler de la beauté du mot *choisi*.

D'ailleurs, l'état de personne *choisie* n'est pas toujours enviable. Tout dépend des conditions du choix. On m'a *choisi* pour nettoyer les chiottes, dire bonjour à la dame, aller au front, annoncer à l'épouse le décès de son mari, représenter la France au concours international des zozos les plus cons, etc. Pas de quoi se réjouir d'avoir été *choisi*. Peut-on parler de beauté du mot, dans ce cas ?

En plus, le mot *choisi* ne désigne pas nécessairement le résultat d'une opération délibérée, ou, au moins, consciente. Ainsi, je n'ai pas choisi d'être ce que je suis, blond, brun ou roux, riche, pauvre, polytechnicien, africain, idiot, violoniste, etc. Mais c'est comme si j'avais choisi

d'être ceci ou cela, en fait. Merci Maman, merci Papa. Merci Grand-père. Et tous les autres avant.

Le marchand de chaussettes a-t-il vraiment *choisi* d'être marchand de chaussettes ? Celui qui vous assure qu'il a vraiment *choisi* d'être croque-mort est un menteur. Idem du peintre en bâtiment, du marchand d'esclaves, du prince de Galles, du papa de la sardine... Quoique, dans ce dernier cas, on peut s'interroger...

Considérons enfin la situation de celui qui affirme, en arpentant le déambulatoire silencieux et ô combien mystique de son monastère, « c'est Dieu qui m'a choisi ». Que faut-il en penser ? Choisi, vraiment ? N'a-t-il pas fait qu'obéir, le pauvre homme, à une somme de pulsions secrètes, répondu en réalité à des sollicitations souterraines momentanées, impénétrables, le temps qu'il fait, l'âge du capitaine, les yeux de ma blonde, le goût du petit vin blanc, le son du cor le soir au fond des bois, etc. ? Ou peut-être l'odeur de l'encens, la tiédeur du confessionnal, les fesses du Père Supérieur, qui sait ? Faut-il pour autant parler de « la beauté du mot *choisi* » ?

On voit que ce mot décrit en réalité une situation résolument détestable, à la limite de l'ignominie. C'est une situation de dépendance totale, la soumission à une volonté pas nécessairement honnête, ou alors la conséquence d'un ordre implicite, inexpliqué et inexplicable, surnaturel presque, métaphysique, en vérité. On ne pourra pas échapper alors à la fatidique équivalence :

Choisi = C'était écrit !

Ce qui rend tout-à-fait illusoire la démarche qui consisterait à attribuer au mot *choisi* une quelconque valeur esthétique. Il n'y aurait pas de beauté associée au mot *choisi*. Il n'y aurait que contingence.

Si l'on aborde maintenant le mot dans sa forme, les choses paraissent toujours aussi peu plaisantes. Ainsi dans l'exemple du même mot *choisi* l'assemblage des cinq lettres utilisées (cinq, car le « i » figure deux fois), pourra paraître beau ou laid selon les sensibilités, c'est vrai. Pour notre part le « oi » suivi du « i » ne nous semble pas du meilleur effet. « oua – hi »... Et puis il y a l'horrible « zi » qui fait immédiatement penser à d'autres « zi », pas toujours

agréables à l'oreille, la *zizique* de Vian, le zigoto, le zanzibar, et, surtout, le malheureux *zizi* cher à Pierre Perret.

Surtout que d'autres mots présentent un aspect beaucoup plus encourageant, question beauté. Le mot « œil », par exemple, à cause du sublime « e dans l'o », œil que chanta le poète (j'ai oublié lequel, ce pourrait être Eluard, mais je n'en suis pas certain, et j'ai oublié aussi le poème ...) :

Œil comme l'eau coule

Ou bien le fameux « e dans l'a » de Gainsbourg chantant une séduisante Laetitia.

Pour résumer, posons les questions fondamentales :

Que dire des mots non choisis ?

Est-ce que de la beauté peut émaner de mots non choisis ?

Qu'est-ce que la beauté ?

Comme on n'est ni philosophe, ni prof de lettres, ni courageux, on *choisira* de remettre notre réponse à plus tard ...

Dérive(s) : journal de la génération UpBeat

Je suis « Up Beat ». Et vous ?

« D'où vient ce mal-être ? »

Il a fallu laisser tomber. Laisser vieillir jusqu'au cancer, laisser ternir jusqu'au suicide de l'âme, laisser tromper jusqu'au désamour de l'Amour-même.

Laisser pourrir jusqu'au burnout inévitable de l'Humanité.

Pourtant, écorchés, marginaux, éphémères, tendres esthètes et poètes de la crasse et du néant, hissons la grand-voile ! Ce ne sont plus les routes de Californie mais les rues glauques de la capitale, Paris embrasée par nos rages-foudres comme par nos amours passionnées. C'est Noisy, Champigny et Saint-Maur, peinturlurées de Bacchanales sans origine et sans objectif. A coup de mégots, à coup de toxines et d'évasions sérotoninergiques, ces chantres désabusés crient « Liberté » par-delà les vitres des RER, eux qui furent élevés à la dopamine, et éduqués aux benzos.

Dans leur errance, ces marginaux auto-proclamés s'illustrent par leur(s) dérive(s). Les dérives bleues de la nuit d'abord, ces excès, ces aventures, qui causèrent la perte de certains tout en prouvant leur existence à d'autres. La dérive qui nous fait prendre le large ensuite. Celle qui nous laisse espérer, quittant d'hostiles rivages, trouver un mieux, soi-même, ou simplement quelque chose qui nous rendrait croyant. En un Dieu de vertu, d'humanité ou d'opprobre, qu'importe puisqu'au moins, il aurait le goût de dépasser nos (sur)vies sacrifiées ? La dérive poétique enfin, qui comme la musique libère l'âme tout en dissociant l'esprit, nous laissant un répit, un espace pour rêver. Au milieu des décombres. Un lieu secret pour (se) réinventer.

La génération « Beat » accoucha ses « *clochards célestes* »¹ dans les années cinquante : celle que je propose aujourd'hui de nommer « Up Beat », engendre à son tour ses vagabonds existentialistes et chimériques. Je prends le pari d'affirmer que, comme pour leurs ancêtres, le mot « Beat » signifie battu, perdu, paumé, mais renvoie également à la béatitude et à la recherche d'un nouvel idéal. En outre, et comme pour eux, je pense que ce terme nous renvoie profondément, inexorablement, à la musique et à son caractère sacré. Car elle réunit, car elle libère. Car elle nous dépasse, là où la transcendance n'est plus.

Et si ce n'est plus au son du jazz, c'est au tempo révolté de l'acid, de la transe, de l'indus, de la psy, et souvent de la Techno que nos cœurs dropent le « Beat ». Un « Beat » fort, tranchant, haut, brutal. A coups de poings et de pieds déliés de leur Fléau. Des hommes et des femmes à six cordes campent dans la cale de caveaux oubliés, où le Rock incandescent décoiffe encore quelques mèches re-

belles. Branchés, nous sommes « Up Beat ». Vaincus, terrassés, les crises d'angoisse font battre nos cœurs plus vite. Là encore, nous sommes « Up Beat ».

Un instrument du réveil, enfin ? Evidemment ces exutoires, ces cérémonies aux encensoirs de néons, exorcisent notre perte et laissent croire qu'un Tout nous rassemble. Oh corps évaporés, combien de voyages transcendants avez-vous parcouru devant les caissons, combien de danses chamaniques s'improvisèrent peau à peau, combien d'extases à l'unisson ?

J'ai vu l'astrale volupté des « nuits sans jours », et elle possède ses disciples plus égarés et plus sublimes que jamais : à tout prendre sans attendre, ils révolutionneront à nouveau le monde.

J'ai décidé par cette série de poèmes, cet ensemble de « dérive(s) », de broser le portrait de cette génération, de ce mouvement que j'imagine : erre sans crainte dans notre sillage, et dispersez sans retenue notre message.

La paix s'accroche à nos iris vibrants et éplorés.

La génération « UpBeat » s'inspire de l'errance et de l'excès, de la rébellion et de l'espoir. Elle appelle des artistes qui, à travers des formes poétiques variées, sont à la fois des créateurs de chaos et des témoins de la sensibilité humaine. Leurs œuvres font écho à l'angoisse existentielle et à la recherche d'un idéal et d'une forme de transcendance, dans un monde moderne souvent aliénant. A travers leurs mots, leurs visions et leurs sonorités, ils incarnent cette quête de liberté, ce « beat » qui vibre dans les marges de notre époque.

Voici une proposition de poètes et musiciens français contemporains, qui pourraient incarner l'esprit de cette génération : JOHANNIN Simon (« *Nous sommes maintenant nos êtres chers* », Points, 2020 ; « *La dernière saison du monde* », Allia, 2022 ; « *Nino dans la nuit* », Allia, 2019), BARBARANT Olivier (« *Séculaires* », Gallimard, 2022), MAZUE Ben et Grand corps malade (« *Les correspondants* », J-C Lattès, 2022), CLERC Thomas (« *Poeasy* », Gallimard, 2017), BOUQUET Stéphane (« *Vie commune* », Champ Vallon, 2016), SIOEN Laetitia (« *Errance* », site Poetica, 2016).

<https://open.spotify.com/playlist/2X8ZG1T8umYFoKgZWjy85c?si=Gsk-VyYpQP2V3Cji6w2Kmg&pi=e-Q7nAhromSgq5>



¹ Jack Kerouac, 1958

Le portable, concession à perpétuité

Il est instamment rappelé à nos chers concitoyens et chères concitoyennes que l'usage du téléphone portable est strictement obligatoire en quelque lieu que vous soyez, durant les 24 heures au cours desquelles s'écoule la journée. Tout contrevenant surpris à pied, dans le métro, à vélo, à moto, scooter ou trottinette, à cheval, à dos de chameau, à bord d'une embarcation de fortune, d'une planche à voile, d'une fusée, d'une voiture ou d'un tractopelle, assis à une terrasse, sur un banc de square, dans une salle d'attente, sur un passage clouté ou en plein coït, en train de lire un livre¹, un journal ou un tract sera immédiatement, grâce aux pisteurs collaborateurs, saisi par les forces de l'ordre et conduit en garde à vue pour un interrogatoire musclé. Les morts, en vertu des principes d'égalité de la Constriction, seront soumis au même régime, un écran de contrôle post mortem programmé ante mortem selon leur propre et aliénable volonté, assurera leur passage dans l'au-delà selon un algorithme personnalisé adaptable en cercueil ou four crématoire. Ce décret s'applique aux morts écrasés par un camion pour n'avoir pas décollé leurs yeux, par solidarité comme les y oblige la loi, de leur écran Stiky. Gloire à eux.

En cas de résistance ou de mémorisation in extremis de la page en cours de lecture, sont prévus une expulsion en plein vol, une noyade dans un sac ou un transfert dans l'abattoir le plus proche. Pour ceux qui en raison de déficiences mentales réelles ou feintes ne parviendraient pas à tenir 24 heures sur leur portable suivront des ateliers de rééducation durant ces mêmes 24 heures de façon à augmenter le volume qualitatif

et quantitatif de cerveaux disponibles. Des exercices d'inclinaison de la nuque, laquelle renvoie de toute éternité à la courbure vertébrale des esclaves garants de la légitimité du chef, permettront d'entretenir la foi. Il est toutefois d'ores et déjà acquis qu'aucune résistance ne se profile, selon les données anthropobiométriques à notre disposition.

Si le livre de littérature est un objet de la plus haute toxicité, sa lecture sur tablette pourrait sembler un moindre mal en ce qu'elle participe à l'extermination de la faune et de la flore des terres vierges et à l'asservissement des enfants, mais doit être cependant définitivement bannie au profit de publicités addictives aptes à plonger le cerveau dans un nouveau sommeil réparateur capitalisé dans une productivité sacrificielle renouant avec les valeurs sacrées du don absolu de soi.

Il reste hélas des espaces temporels au cours desquels l'usage du smartphone n'est pas encore «autorisé» selon les restrictions médicales. Il s'agit des états de coma, des opérations chirurgicales et des bains de boue. Ces exceptions n'en seront bientôt plus car nos experts en distribution des flux informationnels et publicitaires au service du maintien de l'inconscience de la population à son niveau le plus responsable et collaboratif, sont sur le point de découvrir comment occuper l'esprit de l'opéré à cœur ouvert, pourtant shooté par l'anesthésie. Ce sera une grande première qui fera des futurs morts de véritables connectés tout au long de leur déclin et pas seulement dès leur état embryonnaire.

Les candidats au suicide se verront remettre,

¹ Objet feuilleté couvert de signes chaotiques et imprévisibles portant atteinte à la pensée caporalisatrice et structurante de notre société expansionnelle.

par ce même souci d'égalité qui nous régule, un smartphone permettant de les maintenir dans la sphère de notre production de détachement de soi jusqu'à l'instant fatal. Nous ne les abandonnons pas.

Cette interconnexion planétaire de chaque milliseconde appliquée à tout être vivant ou mort, y compris aux animaux et, félicitons-nous, aux végétaux, minéraux et gaz, est l'acmé de la grande utopie d'appartenir à un seul corps volontaire, puissant, autonome.

Ce pourquoi il vous est intimé l'ordre de participer à l'effort de décérébration solidaire au service de la défense inconditionnelle du capital d'exploitation des ressources encore à disposition. Il est de notre devoir à tous, tant laïc que religieux, de répondre à l'injonction démocratique et biblique de domination terrestre par le progrès technologique, ce don proprement divin et d'application laïque qui nous est échu en partage à la naissance et permet un dépassement exponentiel de nos compétences. Cette concentration de l'être dans un humble rectangle lumineux est un pur miracle. Le rectangle à tout instant rectifie l'angle de vue ramenée en son coin. Tout enfant rencoigné parce qu'il a été puni s'élève à la dignité de son néant. Il est aujourd'hui question d'élaborer tous ensemble une mystique de la disponibilité à la soumission désirée et non plus seulement volontaire. Le désir d'appartenance par le renoncement à soi est notre seul mot d'ordre qui est un mot d'amour.

L'ère de la pensée égoïste en roue libre est révolue et c'est une chance à saisir que de se soumettre intégralement aux visées concentrationnaires du développement centrifuge et centripète de notre capacité de destruction. La destruction est la nouvelle valeur d'élaboration d'une inconscience

productive allégée de ses dérives personnelles polluées par le rêve ou toute forme d'errance mentale. Il faut coûte que coûte rassembler tout ce que la société compte de forces en sommeil ou gaspillées par de pseudo ententes dissidentes. Le téléphone portable, cette concession à perpétuité, dans sa forme encore matérialisée et supportable, est notre fidèle allié dans la saine destruction de l'inaliénable, un rempart contre la complication, un casque à quatre pointes formant un M : la Mauvaise, la Moche, la Méchante, la menteuse.

Ce texte, produit par l'interligence sacrificielle ne devra être lu par personne car il pourrait réveiller le souvenir d'une langue fossile tentée par tous les abus de la pensée. Il sera instillé en anti-base bibi-binaire dans l'espace vacant du cerveau des usagers à usage unique, donc durablement jetable, au moyen d'ondes électrochocs déclenchées par l'émetteur linkilinki dont le port sous le sternum est obligatoire depuis le 1^{er} janvier de l'an Mor.

Saint-Denis, le 18 mars 2025

Note de
Anne Barbusse

dans *Volver* il y a des femmes qui

il y a des femmes qui nettoient sous grand vent les tombes du cimetière nettoient leurs futures tombes

des femmes qui s'occupent de la mort et qui s'occupent de la vie

il y a les femmes qui sont mères et s'oublient, les filles qui oublient leurs mères les désaiment et regrettent

les femmes qui tuent

les femmes qui déshabillent le silence en chantant comme dans leur jeunesse et les guitares

les femmes qui font la cuisine ouvrent un restaurant font le trottoir creusent des fosses pour enterrer le congélateur recelant le cadavre et continuent la vie

les femmes qui désamorcent la violence sexuelle des hommes avec un couteau de cuisine et les adolescentes qui tuent et les épouses qui tuent

il y a très peu d'hommes

ils sont tués dès le début (le père incestueux l'amant incestueux)

juste une équipe de tournage de cinéma mais on ne s'approche pas trop on a peur on sait que

on préfère chanter que se livrer aux autres hommes on privilégie l'art après la mort des pères incestueux par le feu par le couteau

et les vieilles mères s'occupent des mourantes et les autres mères travaillent font les gestes du vivre s'accrochent au vivre

avec leurs grands yeux de cinéma leurs cheveux très noirs et leur visage de cinéma

on revient sur les lieux du crime on revient dans la vie des gens comme une mère fantôme intempestive celle qui n'a pas su et regrette

on revient on répète mais avec variation la fille tue son présumé violeur avant qu'il n'ait eu le temps quand la mère n'a pas su n'a pas pu

on s'occupe des cancéreuses des devenues folles par vieillesse on boucle le cycle de la vie de la naissance à la mort

pendant ce temps les hommes hors jeu, exit les hommes exit la petite violence quotidienne les bières le machisme la misère routinière le chômage le canapé devant la télé

pendant ce temps les femmes font les gestes du vivre

pendant ce temps les ados posent les dernières questions vivantes et les revenantes courbent la temporalité cyclique

pendant ce temps les femmes

à propos de *Volver*, Pedro Almodovar, 2006.

Note de
Philippe Bray

Écriture, poésie et solitude consciente

L'expression écrite naît dans un contexte de questionnement intense, souvent sans résonance dans l'environnement immédiat. L'écriture devient alors un recours, une tentative de structurer une expérience intérieure qui ne trouve pas d'écoute. Ce qui est écrit est fidèle au vécu, même lorsqu'il prend une forme romancée.

L'écriture devient un miroir de l'Esprit, un moyen de se lire soi-même à travers les mots. Le besoin d'éditer, de partager, peut naître d'une volonté sincère de faire rayonner une parole différente, mais se heurte aux limites des cadres éditoriaux classiques. Il arrive un moment où l'on comprend que ce qui a été écrit a été vécu, et qu'il n'a plus à être défendu.

La poésie et la musique apparaissent alors comme des formes plus justes, plus brèves, plus immédiates. Elles ne cherchent pas à expliquer, mais à transmettre une vibration. Elles conviennent à la conscience qui n'a plus besoin de convaincre, mais simplement de déposer une trace, un éclat, une onde.

Le poème n'appartient plus à celui qui l'écrit. Il est un fruit d'un moment, d'un passage de l'Esprit dans la forme. Le relire peut rouvrir l'inspiration, mais ne ramène pas celui qui l'a écrit à l'état où il était. Ce qu'on a écrit nous dépasse. Ce qu'on a transmis ne nous appartient plus.

-Écrire devient alors un acte de solitude lucide. Il n'est plus dirigé vers un public, mais vers l'intérieur. Et si quelques-uns croisent ce silence habité, ils y reconnaîtront quelque chose d'eux-mêmes. Le reste se tait. C'est ainsi.

La beauté est une chose mystérieuse. Qu'est-ce au juste que nous appelons la beauté? Comment expliquer que les agencements de formes, que les nuances et les mélanges de couleurs puissent émouvoir, voire subjuguier celui qui regarde. Comment expliquer que cette «beauté» puisse en émouvoir certains et, en même temps, en laisser d'autres indifférents; que cette «beauté» ne trouve pas toujours de consensus universel?

Bien sûr il y a la nature et ses paysages qui savent toucher la sensibilité de plusieurs, qui offrent depuis notre perspective un spectacle harmonieux et indéniablement magnifique, souvent idéalisé par notre esprit. - Tout comme peut l'être la beauté d'une femme. Or, autant les manifestations à grand déploiement que les détails les plus rapprochés sont potentiellement une source d'ébahissement et d'émerveillement. Cette beauté peut donc se retrouver un peu partout autour de nous (du fin fond du cosmos jusque sous nos microscopes); il suffit de regarder, ou plutôt, de «savoir» regarder.

Pour moi, là est la question: la détection de cette beauté est-elle innée ou s'apprend-t-elle de quelconque façon? Faut-il apprendre à la reconnaître ou au contraire, ne la reconnaissons-nous pas d'emblée dès qu'elle jaillit devant nos yeux, instinctivement?

Quoi qu'il en soit, cette beauté n'est pas réservée aux artistes ou aux contemplateurs de tout ordre; qu'elle soit innée ou non, elle existe «réellement» dans l'œil de celui ou celle qui *sait* regarder. Elle est donc parmi nous, tout autour de nous, à notre portée; parfois même sans qu'on ne s'y attende. C'est ce que j'aurais envie de dire depuis que je l'ai vue. Je parle de la bouche de Lea Thompson.

Actrice célèbre pour ses rôles des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, j'ai été frappée par la beauté de sa bouche dès la première fois que je l'ai vue à l'écran. Pourquoi? Je l'ignore complètement. Toujours est-il que depuis ce temps, cette bouche s'est imprégnée dans mon regard et qu'elle est l'expression d'une beauté incroyable. À mes yeux, jamais une autre bouche n'a égalé en termes de beauté celle de Lea Thompson. Et

ceci, n'a rien à voir avec le sourire de Lea Thompson. Bien qu'elle ait un sourire épatant, charmant, enjôleur, s'est d'abord et avant tout sa bouche qui lui donne ce sourire. Donc je ne parle pas de son sourire en particulier, mais bel et bien de sa bouche en tant que telle.

Le sourire, c'est tout le visage qui y participe. On ne sourit pas qu'avec la bouche, mais avec les joues et les yeux aussi, bref, avec l'ensemble des soixante-douze muscles faciaux dont nous sommes pourvus. Et c'est la même chose pour Lea Thompson. Personne n'y échappe.

La beauté de la bouche de Lea Thompson ne réside pas pour moi dans son sourire, mais dans les lignes harmonieuses qui dessinent les contours de sa bouche jumelées aux traits distinctifs qui déterminent l'unicité de sa dentition qui se cache derrière. Au même titre que la somme des agencements des traits et des lignes constituent un visage unique, lui octroie une spécificité propre, - vers le beau ou le laid -, ici, la bouche de Lea Thompson s'est vue gracieuse d'une composition extraordinaire et parfaite de traits et de courbes d'une beauté anatomique sans précédent. Pour ma part, cette bouche est le parangon des bouches.

Évidemment, lorsque Lea Thompson sourit, on peut facilement se rendre compte de ce que je tente d'exprimer. Il n'est pas aisé d'extirper ce que l'on a dans l'œil, que ce soit poussière ou beauté.

Mais pourquoi ai-je été complètement fasciné par la bouche de Lea Thompson, dès le premier regard, fortuit, faut le dire, - il y a longtemps de cela déjà - et à ce point tel pour qu'aujourd'hui encore je cherche à savoir comment cela a pu arriver? Je n'ai aucune expertise en matière de perspective, de graphie, de dessin, d'harmonie, d'équilibre, de contraste, de proportion, pourtant, il me semble que tout cela ait atteint un degré de perfection dans l'organe de cette femme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vue en personne.

14 juillet 2025, Limoilou.

NOTULES

«Entre donc»

Pour moi le mot retraite est un mot social en forme de tiroir ou de tapis roulant qui signifie se retirer de la vie de travail et de la vie sociale et profiter du temps qu'il reste de tranquillité à ne rien faire d'important, sauf dans son jardin, en faisant fuir les inopportuns comme on chasse moustiques et personnes nuisibles de son entourage...

Comme j'avais introduit de la poésie dans ma vie, jadis dans ma vie, je n'ai pas fait que travailler pour casser la croûte mais j'ai aussi lu et inévitablement tourné autour de librairies, autour de l'écriture, comme mouche et goutte de miel.... il s'agit d'un travail mais seulement musculaire, du corps à corps de mouche avec la littérature passion gluante. Un combat vital, pour survivre à l'asphyxie dorée. Un cerveau de mouche avec ses mille facettes visuelles pour ne rien rater de ce qu'il faut lire comme notices pour construire, créer sa vie, repousser le mal, ne pas craindre la mort collante, pas de mélancolie collective non plus, surtout pas d'états d'âmes ni de philosophies, des pas en avant, un décidé, scientifique l'autre nonchalant, rêveur, sur un sol fait de bruits cimentés de fer qui dans le grand hall résonnent sous des pas, à suivre, entre donc, ceci est ma vie.

ISABELLE H

Ce n'est pas parce qu'on n'aime pas manger des limaces que c'est mauvais.

Tu laisses dans l'ombre la différence que je propose de faire entre le jugement du mérite d'un texte et le jugement du mérite de l'autrice ou l'auteur du texte... je prends pour exemple la différence de qualité que je trouve à l'intérieur de l'oeuvre d'un poète, par exemple dans l'oeuvre poétique de Benjamin Fondane, réunie sous le titre Le mal de Fantômes, entre le début et la fin, entre la première moitié de sa poésie publiée et la deuxième, à parts égales... Je prends pour autre exemple notre propre production de textes : combien finissent à la corbeille parce que nous les trouvons de qualité insuffisante... cela arrive à tout le monde de raturer, les repentirs sont nombreux, en peinture comme en littérature... et de toute façon... ce n'est pas parce qu'on n'aime pas manger des limaces que c'est mauvais...

PIERRE LAMARQUE

Sous la pluie la ville se renfrogne. Le ciel en nage sue le gris des nuages et les façades mouillées brillent comme des visages pâles. Dans ce bocal où le moindre bruit résonne, la pluie fait tomber les masques et épluche les visages comme des oignons.

GUILLAUME HURAND

LA PAGE GRISE

La Page grise, supplément de la revue La Page blanche dans l'édition papier, met en lumière des textes qui sans ça resteraient dans la zone grise de la poésie, par leur format, leur thème ou leur finalité. Elle répond au besoin d'une vision non-manichéenne de l'édition, entre la revue et les Éditions Lpb.

La Page Grise est une longue page d'expérimentations littéraires, et offre ses colonnes aux débuts prometteurs comme aux fins assumées. Elle se veut tremplin pour ce qui a besoin d'élan, mais aussi page d'accueil pour ce qui ne trouve pas de place ailleurs dans le paysage littéraire.

#7

CLARISSE ET HUBERTUS

théâtre

Alain RIVIERE

Préface

S'il est commun qu'un jeu d'acteur, de mime, de mise en situation vienne apporter la touche poétique d'une représentation théâtrale, il est plus rare d'associer théâtre et poésie dès le texte qui précède la mise en scène.

Clarisse et Hubertus mérite en tant que texte écrit qu'un lecteur s'y arrête pour apprécier la finesse poétique des dialogues qui s'intègrent dans une situation qui n'est pas sans rappeler l'univers de Samuel Beckett. Lire une pièce de théâtre dans une revue de poésie, quelle belle occupation *en attendant Godot* !

AIR.

*Disponible dans l'édition papier du n°68,
sur commande en librairie et sur les plateformes en ligne.*

CO CUS

nous le sommes
de vraies bêtes à cornes
par la vie
par l'envie
qui nous quittent un peu chaque jour



naivin

Monstre - Bertrand Naivin

LA PAGE BLANCHE

n°68

MAI 2026

Revue des poèmes de la toile fondée en l'an 2000 par Constantin Pricop, Pierre Lamarque et Mickaël Boris Lapouge.

WEB lapageblanche.com

MAIL contact@lapageblanche.com

DIRECTEUR Matthieu Lorin

RÉALISATION Mickaël Boris Lapouge

RÉDACTION

Jérôme Fortin, Pierre Lamarque, Jean-Michel Maubert, Mickaël Lapouge, Tom Saja, Maheva Hellwig, Constantin Pricop, Matthieu Lorin, Simon Langevin, Jean-Claude Bouchard (Jcb), Tristan Felix, Bruno Giffard, Patrick Modolo, Air, Sandrine Cerruti.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Jean-Claude Bouchard, Bertrand Naivin, Denis Heudré, Christophe Totsain, Tom Saja, Laurence Lagrange, Anne Barbusse, Philippe Bruno, Luc Marsal, Flore Nélin, Marie Rouzin, Claire Gauzente, Daniil Iftime, Simon Degrave, Simon A. Langevin, Sylvain Jamet, Patrick Modolo, Julien Boutreux, Philippe Blondeau, Laetitia Secq, Ellis Dickson, Dominique Boudou, Rosalia Domenech Margui, Ilona Tickvicki, Jean-François Bardeligne, Jean Colombes, Lucie Boulangé, Arnaud Vendès, Frédéric Bertrand, Geoffroy Emmanuel, Floret, Clélie Lecuelle, Emmanuel David, Christophe Condello, Susy Desrosiers, Jean-Paul Gavart-Perret, Linda Maria Baros, Stéphane Chao, J&J, Béatrice Nizza, Jérôme Fortin, Pierre Gougeon, Tristan Felix, Anne Barbusse, Philippe Bray, Isabelle H, Guillaume Hurand.

INFORMATION DE PREMIÈRE NÉCESSITÉ POÉTIQUE

Pour soutenir l'association La Page Blanche, association loi 1901 à but non lucratif, il est possible de faire un don en vous rendant sur notre page HelloAsso :

helloasso.com/associations/la-page-blanche

D'autre part, Les éditions Lpb poursuivent leur chemin. A ce jour, de nombreux recueils sont au catalogue.

Catalogue que vous pouvez retrouver dans toutes les librairies.

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est soumise à autorisation